

Rose Becker

# DANGEROUS



Rose Becker  
**DANGEROUS**



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

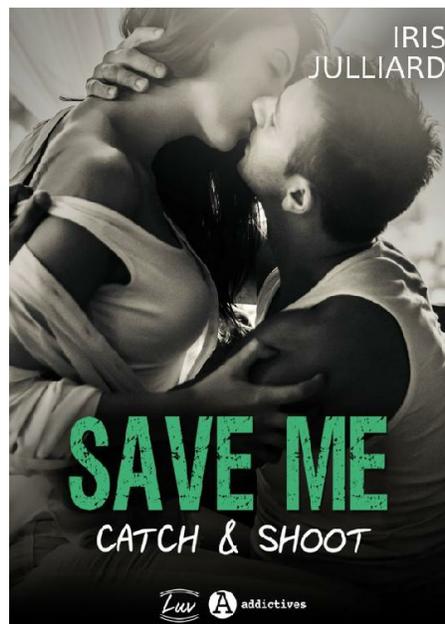
Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Également disponible :**

## **Save me - Catch and Shoot**

Apolline ne cherche pas l'amour, elle cherche à se reconstruire, maîtriser ses sentiments, reprendre le contrôle cinq ans après un accident qui a changé à jamais sa vie. Psychologue spécialiste des chocs post-traumatiques, elle mène une existence bien rangée, loin de ce qui pourrait la faire paniquer, elle qui ne supporte pas la foule. Keagan a réalisé son rêve en devenant le meneur vedette de l'équipe de basket de Boston, les Celtics. Depuis toujours, il ne rêve que d'une chose, être le meilleur pour ne plus jamais manquer de rien, il sait que la vie est fragile, qu'il faut en prendre soin. Quand ils se rencontrent, lors d'un speed dating dans le noir, ils ne le savent pas encore, mais leur passé est lié de façon inextricable. On dit souvent que si deux personnes sont faites pour être ensemble, elles se retrouveront un jour. Pour le meilleur... ou pour le pire ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

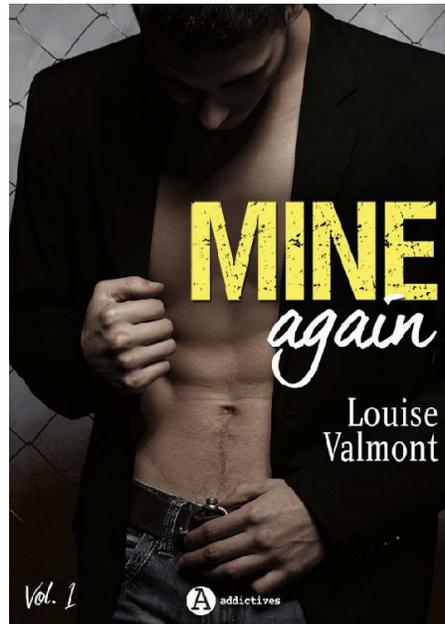


**Également disponible :**

## **Mine Again – Vol. 1**

Un week-end à Vegas, c'est parfait pour fuir ses problèmes. Amis, alcool, fête, aucun risque que ça déraile. N'est-ce pas ? Sauf que Willow se réveille mariée... à un inconnu ! Il est sexy, tatoué, mystérieux... et il refuse de divorcer ! Willow l'ignore, mais Jesse est étroitement lié à son passé. Il l'a déjà perdue une fois, et il compte bien se battre pour cette deuxième chance. Mais les secrets, les mensonges et les adversaires de l'ombre n'ont pas dit leur dernier mot.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Don't resist**

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

[Tapotez pour télécharger.](#)

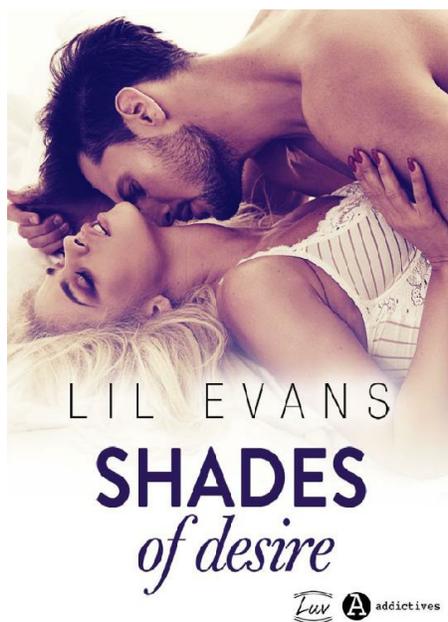


**Également disponible :**

## **Shades of Desire**

Ebony a deux passions : la littérature et les soirées avec son meilleur ami et voisin, Soren. Le jour où un groupe de motards s'installe dans sa ville paisible, tout bascule. Ils sont bruyants, irrévérencieux, dragueurs, et mènent des activités pas forcément légales. Mais Ebony refuse de se laisser intimider ! Elle leur tient tête sans faillir, jusqu'à sa rencontre avec Ax, leur chef, et Indy, son second. Les deux hommes sont aussi différents que le jour et la nuit, ils la troublent et l'agacent... et ils sont déterminés à la protéger. Car un mystérieux admirateur envoie à Ebony des poèmes macabres et menaçants...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

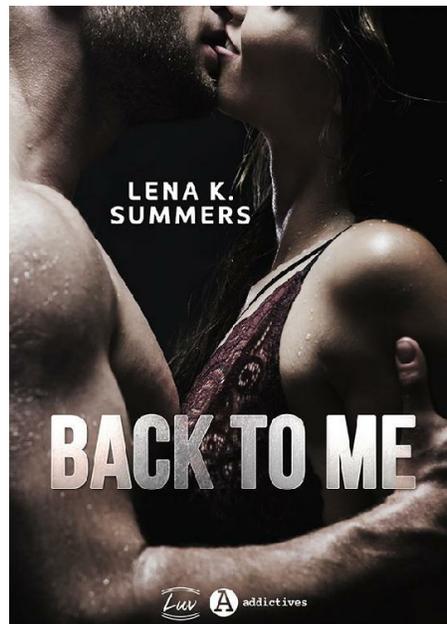
## **Back to Me**

Jake et Kim se sont aimés, passionnément. Mais tout a volé en éclats quand Jake l'a trahie, de la pire des façons.

Furieuse, Kim refuse tout contact, toute explication et nie ses sentiments. Comment aimer celui qui l'a blessée ?

Mais Jake n'a pas dit son dernier mot...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Rose M. Becker

**DANGEROUS**

**Volume 6**

**A** additives

# 1. Ruinés

Complètement sonnée, j'ouvre la portière de la voiture en mode automatique. La maison de Basil n'est plus à nous. La. Maison. De. Basil. N'est. Plus. À. Nous. Je me répète cette phrase sans percuter. En tout cas, elle ne nous est plus accessible. Je me laisse tomber à la place du passager, les jambes sorties de la voiture, les pieds ancrés sur la terre ferme et les yeux rivés à la façade du manoir. Je ne l'avais pas noté à notre arrivée mais tous les volets sont fermés aux étages. Pour éviter que nous rentrions par la fenêtre, je suppose ?

*Comme des voleurs.*

Terrence ne bouge pas, occupé à relire la feuille agrafée à la porte, au-dessus des scellés. Il cherche sans doute un indice afin de démêler notre situation. Le cœur serré, je pense à toutes les affaires de mon vieil ami, à son ancien bureau, à sa collection de petites cuillères, plongés dans le noir et le silence. N'étais-je pas censée m'en occuper après sa mort ? J'ai l'impression d'avoir trahi sa confiance en perdant sa maison.

Terrence prétend que nous n'avons pas manqué l'inspection de Maître Goldstein mais j'ai de sérieux doutes. Et si nous avons dépassé le nombre de nuits autorisées à l'extérieur ? Nous savions que la sanction pouvait tomber en cas de non-respect des clauses du testament. Nous avons forcément commis une erreur. Je tripote nerveusement la bandoulière de mon sac en essayant de réfléchir.

– Il y a une convocation sous le papier ! m'annonce-t-il soudain, en se tournant vers moi.

Il agite une feuille.

– Goldstein nous attend demain à dix heures.

– Quoi ? m'étranglé-je.

– Il a dû essayer de nous joindre pendant que... tu n'étais pas là, ajoute-t-il, avec une pudeur touchante.

Une sonnerie retentit alors, interrompant notre conversation. Ce n'est pas mon téléphone. Je jette un coup d'œil à Terrence en train de répondre. Muni de son kit « mains libres », il appuie sur l'oreillette, à mi-chemin entre le manoir et la voiture. Qui peut l'appeler à cette heure ? Sa maman, encore inquiète ? Un client du bout du monde ?

– Knight.

Il passe une main dans ses cheveux noirs, ne me montrant plus que son large dos. Je ne le perds pas du regard, la gorge nouée, aux aguets.

– Oui...

J'hésite à me lever. La conversation s'éternise. Durant deux minutes, Terrence ne prononce plus un mot. Je fronce les sourcils face à sa totale immobilité. Et lorsqu'il reprend la parole, sa voix semble trop grave, trop grondante.

– Disparu ? Comment ça, « disparu » ?

Son interlocuteur répond quelque chose.

– Vous plaisantez ? L'argent ne s'envole pas comme ça, d'un claquement de doigts, craque-t-il, en joignant le geste à la parole.

Mon estomac se retourne, même si j'ignore ce qui se passe. Après cette mauvaise surprise, je m'attends à tout – surtout au pire. Le ton monte entre Terrence et l'inconnu, de plus en plus virulent. Je sors du véhicule et croise les bras pour me protéger. Mais de quoi ?

– Non, ne faites rien. Attendez mon arrivée.

Il consulte sa montre.

– Je serai là dans une heure, grand maximum.

Coupant court à l'échange, il fonce vers sa voiture comme si rien ne pouvait l'arrêter. J'ai à peine le temps de grimper que le moteur vrombit déjà. Et à l'instant où je claque ma portière, il démarre dans un spectaculaire crissement de pneus, en projetant des gravillons sur notre passage. Soudée à mon dossier, je n'ouvre la bouche qu'au moment où nous franchissons le portail. Terrence semble si sombre, si absorbé...

– Mauvaise nouvelle ?

Il ne quitte pas des yeux le bitume tandis que nous traversons Riverspring. Son pied semble collé à la pédale d'accélération. Si ça continue, il va me filer le mal de mer.

– Je te dépose à l'hôtel ?

– Maintenant ? m'écrié-je, choquée. Jamais de la vie ! Comment veux-tu que je dorme après un truc pareil ?

– Ce serait pourtant la meilleure solution. Tu as besoin de repos, me rappelle-t-il, très sérieux.

Je fronce les sourcils.

– Je rêve ou tu essaies de te débarrasser de moi ?

Même dans un moment pareil, je parviens à lui tirer un sourire.

– Je cherche seulement à te mettre à l'abri. Je peux régler ça tout seul.

Sa réponse me touche car je ne peux douter de sa sincérité.

– Mais je ne suis jamais aussi en sécurité qu’avec toi.

Terrence se trouble et je rougis. C’est sorti tout seul. Comme jailli de ma gorge, de mes tripes. De mon cœur. Je détourne la tête pour observer mes mains, le bout de mes chaussures, les arbres par la fenêtre... tout sauf lui.

– Alors je t’emmène, murmure-t-il d’une voix chaude.

Je sens alors une main sur ma cuisse, qui la presse à travers mon jean. Il n’a pas besoin d’un mot pour me répondre, seulement de ses yeux lagon pour me caresser.

Mais il m’en faut plus pour m’ôter une idée de la tête ! Il espérait peut-être brouiller les pistes et me tourner la tête avec son regard sublime, son sourire à tomber par terre, son air ténébreux...

*Oui, bon, il avait raison...*

N’empêche, je n’ai pas oublié son mystérieux coup de fil. Et j’attends toujours une explication, faute de savoir où nous allons. Notre voiture sort bientôt de Riverspring sur les chapeaux de roues, filant dans la campagne.

– C’était un appel de Christopher Ward. Mon directeur financier.

– À deux heures du matin ? m’étonné-je, les yeux ronds.

Terrence hoche la tête. Le volant glisse légèrement sous ses mains alors que nous nous engageons dans un virage avec souplesse. Par la fenêtre, un panneau indique la direction de Blossom Creek. Et de Miami.

– Il semblerait que des millions aient disparu des comptes de ma société.

– Quoi ?!

J’hésite entre m’étrangler et m’étouffer. Terrence esquisse un sourire cynique.

– J’ai eu à peu près la même réaction lorsqu’il me l’a annoncé.

– Mais pourquoi ? Et comment ? Comment est-ce possible ? bafouillé-je.

– C’est ce que j’aimerais découvrir.

Il me faut un instant pour encaisser ce second choc, asséné à quelques minutes d’intervalle du premier. Je frotte mon visage pour essayer de garder l’esprit clair, épuisée par ces rebondissements successifs et dépourvus de sens. C’est dingue. Complètement dingue.

– Tu n’es pas obligée de venir, me rappelle alors mon compagnon.

– Tu plaisantes ? Je veux connaître le fin mot de l’histoire ! Et puis, je te signale que je n’ai plus nulle part où aller !

Sans la maison de Basil, je perds mon seul toit, mon unique refuge. La mâchoire de Terrence se

contracte, m'indiquant qu'il serre les dents... et les poings, à voir ses phalanges blanchies sur le volant.

– Il y a forcément un lien entre les scellés sur le manoir et la disparition des fonds de mon entreprise, gronde-t-il, le regard noir. Seulement, je n'arrive pas à voir lequel. Mais fais-moi confiance pour le trouver.

– Maître Goldstein nous apportera peut-être la réponse demain...

Qu'est-il en train de se passer ? Le monde est devenu fou, ce soir.

\*\*\*

– On parle de dizaines de millions de dollars !

*OMG. Je crois que j'ai besoin de m'asseoir.*

La voix de Terrence tonne dans son bureau où une cellule de crise s'est réunie en urgence. Lorsqu'il annonce le montant disparu des comptes de Knight Inc., je lutte pour ne pas tomber dans les pommes. Autant de millions ? Sérieusement ? Dans un fauteuil en retrait, je n'ose pas participer au débat. Il est question de sommes si colossales que je peine à les imaginer.

– J'ai essayé d'appeler la banque, déclare une femme aux cheveux noirs coupés très court. Malheureusement, je n'ai pas encore de réponse.

– Je leur ai parlé, tranche aussitôt Terrence, avec son efficacité coutumière. Cela ne vient pas d'eux. Ils n'ont reçu aucun ordre de transfert, qui aurait, de toute façon, dû être signé de ma main.

Il marque un petit arrêt.

– Il s'agit d'un piratage informatique.

Murmures consternés dans le petit groupe.

– C'est fou !

– Comment c'est possible ? Nous avons des pare-feu...

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

La pression monte. Les principaux responsables de son entreprise ont tous répondu présents à son appel. Un homme porte encore son haut de pyjama, même s'il tente de le dissimuler sous une épaisse veste. Une femme a enfilé un tailleur impeccable avec des baskets boueuses, sûrement choisies dans l'urgence. Tous semblent prendre à cœur le drame, dévoués à Terrence et à leur travail.

– À quelle heure le vol a-t-il eu lieu ? demande une élégante femme noire.

L'informaticien en chef plonge le nez vers son écran. Assis à côté de moi, il garde son ordinateur posé sur ses genoux. En me penchant par-dessus son épaule, j'aperçois des colonnes de chiffres

défiler à toute allure – de quoi donner le vertige !

– Quinze heures ! annonce-t-il, en relevant le nez.

Terrence se mord la lèvre et je peux presque lire dans ses pensées. À cette heure, il se trouvait dans un bar, plombé par ses problèmes personnels. L'ombre de la culpabilité assombrit son regard. Sans doute se reproche-t-il de ne pas avoir été là... mais comment aurait-il pu anticiper ce vol ? Ou l'empêcher ? Malgré tout, il paraît se tenir pour responsable de la situation.

Se penchant sur le rebord de son bureau, il tourne entre ses doigts son stylo-plume en or, alors que ses employés guettent son intervention, son idée géniale. On dirait qu'ils attendent de lui une solution providentielle ou un miracle. Terrence se tourne vers son informaticien.

– Vous avez trouvé où l'argent a été transféré ?

– Négatif, monsieur Knight. À mon avis, ils ont pris toutes leurs précautions et caché les millions sur des comptes off-shore.

La femme en baskets se ronge les ongles, sans perdre une miette de la conversation :

– Aucun paradis fiscal n'acceptera de nous transmettre d'informations.

– Les salauds ! craque Monsieur Pyjama. Ils ont tout prévu !

Terrence est le seul à ne pas céder à la colère. Personnellement, ce n'est pas l'envie qui m'en manque !

– Jay, vous pensez pouvoir remonter jusqu'à leur IP ?

– Ils ont utilisé un routeur crypté mais je vais essayer. Au pire, je ferai appel à une amie à moi, une pirate informatique à laquelle aucun ordinateur ne résiste.

– Parfait, Jay. Tant que vous restez dans les limites de la légalité, ajoute Terrence, avec un petit clin d'œil.

Il se redresse en lissant sa cravate, les sourcils froncés, l'air concentré. Son cerveau semble tourner à plein régime, traversé par mille idées à chaque seconde. Contournant son bureau pour s'asseoir dans son siège, il rappelle à tous le plan de bataille et distribue les tâches.

– Je m'occupe de la police, conclut-il gravement. Vous, vous savez quoi faire !

Et sur un geste de sa part, tous ses collaborateurs se lèvent et se dirigent vers la sortie alors qu'il ajoute :

– Faites des réserves de café. La nuit va être longue.

\*\*\*

Après le départ des officiers, je me remets de mes émotions. Je n'ai jamais autant vu la police de

ma vie – et je m'en passerais bien ! Ces derniers temps, j'ai l'impression de camper dans un commissariat.

*Si ça continue, je connaîtrai même les agents qui font la circulation au coin de la rue.*

Heureusement, j'ai cessé d'avoir peur depuis la fermeture de la secte. Ça a débloqué quelque chose en moi. En présence d'uniformes, je me sens juste... mal à l'aise. M'emparant d'un mug, j'absorbe quelques gorgées d'arabica.

– Tu as un nom en tête ?

Dwight nous a rejoints au bout d'une heure, coincé dans une interminable visioconférence à son domicile. Il n'a découvert les appels de son cousin que très tard, se répandant en excuses à son arrivée. D'une nature moins calme – ou moins control freak – que Terrence, il paraît dépassé par la situation, même s'il essaie de donner le change. De mon côté, j'apporte mon aide à qui la demande en livrant des documents, en passant un coup de fil ou en transmettant une info... Hors de question que je reste les bras croisés !

Terrence tourne maintenant comme un lion en cage dans son bureau, l'esprit en ébullition. Son cousin suit ses circonvolutions, installé dans l'un des sièges réservé aux clients. J'occupe le second, les jambes en tailleur, les bras sur les accoudoirs, en position du lotus. La paix intérieure en moins. Dwight et moi échangeons un regard inquiet.

Qui a détourné ces millions de dollars ?

Qui est le coupable ?

La question nous agite et Terrence semble sur le point d'y répondre, un nom au bord des lèvres. Multipliant les allées et venues, il circule dans le décor sans nous regarder, enfermé dans ses réflexions. Il s'agit peut-être d'un concurrent ? D'un pirate anonyme en quête d'un coup d'éclat ? D'un client véreux ? Ce ne sont pas les hypothèses qui manquent, comme l'a souligné l'inspecteur venu enregistrer sa plainte au siège de Knight Inc.

– Tu penses à quelqu'un ? insiste Dwight.

Terrence tapote ses lèvres du bout de l'index, pensif. Puis, interrompant sa marche, il se tourne vers nous.

– À mon père.

Moment de flottement. Le temps d'assimiler l'accusation. Euh... j'ai bien entendu ? Je n'ose plus bouger, trop choquée pour réagir sur-le-champ. Dwight, lui, s'enfonce dans son fauteuil, l'air désarçonné.

– Ton père ? répété-je, incrédule.

Terrence confirme d'un hochement de tête, comme si cela tombait sous le sens.

– Ce ne serait pas la première fois qu'il détourne l'argent d'une société. Il y a vingt-quatre ans, il s'est rendu coupable du même délit. Il s'est servi dans ses comptes professionnels en tentant de maquiller la fraude.

– Et tu penses qu'il aurait recommencé ? interroge Dwight.

Il semble moins réticent que moi à accuser Cameron Knight, même s'il ne semble pas aussi convaincu que Terrence.

– Il a besoin d'argent et cette affaire porte sa signature. J'en ai l'intime conviction. Il n'a jamais hésité à spolier ses proches pour servir ses propres intérêts. Et sachant que j'ai refusé de l'aider à monter sa société, il a très bien pu essayer de se venger...

Je toussoie, hésitant à prendre la parole et aussitôt le regard des deux cousins se braque sur moi. Je ne suis pas certaine d'être légitime ou d'avoir le droit de me mêler de cette histoire, mais j'aimerais faire entendre mon point de vue. Terrence m'interroge d'un haussement de sourcils.

– Mais... tu crois que ton père aurait les capacités pour orchestrer un tel vol ? Je ne dis pas qu'il est idiot, loin de là... seulement, pour détourner des millions de dollars, il faut de sacrées compétences...

Dwight acquiesce.

– Elle a raison.

Ma question ne déstabilise pas pour autant Terrence, qui se rapproche de nous.

– Je n'ai jamais prétendu qu'il avait organisé le coup seul.

– Tu crois qu'il aurait pu engager un hacker ? demande Dwight.

Penché en avant, les coudes plantés sur les cuisses, le menton posé sur ses doigts entrelacés, il écoute la théorie de son cousin avec attention. En tant que codirigeant de la société suite à sa fusion, il est aussi impliqué que Terrence... même si l'argent généré par son service est resté hors d'atteinte. Du moins pour le moment.

– À mon avis, il s'est encore rapproché des mauvaises personnes. Il a rencontré des types pas nets et il s'est associé avec eux. Ou alors, il devait les rembourser et faute de pouvoir s'acquitter de ses dettes, il leur a proposé cette solution. Ça lui ressemblerait bien.

Terrence prononce les derniers mots avec un petit rictus amer. À l'évidence, il ne place plus aucun espoir en son père. Le lien entre eux est rompu.

– Ça se tient, avoue Dwight, mal à l'aise. Mais...

Il me jette un coup d'œil en angle, peut-être à la recherche d'un appui.

– C'est quand même ton père...

Je hoche fébrilement la tête pour le soutenir, toujours pas convaincue par la théorie.

– Ça ne l'a jamais arrêté. Je me demande même s'il s'en souvient, ajoute-t-il, ironique.

Ses blessures d'enfance suppurent à nouveau. Je le devine à son expression douloureuse, cachée derrière le masque du sarcasme. Il ne lance pas cette accusation de gaieté de cœur. Au contraire. Dwight et lui débattent encore quelques minutes de Cameron avant de se séparer, appelés par leurs engagements respectifs. Dwight attend un rapport du service informatique et Terrence doit se pencher sur le communiqué à envoyer à la presse. Et que dire à leurs employés le lendemain matin ?

Terrence s'écroule derrière son bureau, une fois la porte fermée derrière son cousin. Face à moi, il se montre tel qu'il est réellement : fatigué. Et presque... vulnérable. Je suis émue qu'il abandonne la cuirasse lorsque nous sommes ensemble, car je sais combien gagner la confiance de Terrence, si secret, dans la constante maîtrise, est difficile à obtenir.

Quittant ma place, je le rejoins pour passer une main dans ses cheveux. Il me fait alors basculer sur ses genoux, entourant ma taille d'un bras. Ce geste inattendu et spontané me surprend. Terrence me garde contre lui comme s'il avait besoin de moi, de mon contact. Une joie secrète m'envahit lorsque je comprends qu'il me considère comme son soutien, comme celle à qui il peut se confier.

– Comment tu te sens ?

– Déterminé à découvrir la vérité.

– Tu penses toujours que le détournement de fonds a un rapport avec les scellés ?

Il hausse les épaules, aussi perdu que moi dans cette histoire de fous.

– Je ne pense pas, non. C'est un malheureux concours de circonstances. Il y a dû avoir un problème avec le notaire.

– Tu veux que je m'en occupe aujourd'hui ? proposé-je, en espérant être utile.

– Non, ça nous concerne tous les deux. On va régler ça ensemble.

Mes doigts glissent dans ses mèches brunes et lisses, presque soyeuses. Et épuisé par une nuit sans sommeil, Terrence ferme à moitié les paupières, engourdi par mes caresses. Son abandon me touche : il baisse sa garde avec moi, il peut être lui-même.

– Tu penses vraiment que ton père est le coupable ?

Nouveau haussement d'épaules.

– Je ne vois pas qui d'autre aurait pu faire ça. Mais...

– Mais ?

– Je ne sais pas. J’ai l’impression que quelque chose m’échappe.

Quelque chose ? Moi, c’est toute l’histoire qui m’échappe complètement ! Je me sens désorientée, comme si j’avançais à tâtons dans le noir. Tous les éléments stables de ma vie ont disparu... en dehors de Terrence. Et encore ! Je ne sais toujours pas s’il m’aime ou ce qu’il a pensé de ma déclaration. C’est une période d’intenses turbulences. Souhaitons simplement que l’atterrissage ne se fasse pas en catastrophe !

## 2. Sur tous les fronts

J'avance à tâtons, ma main longeant le mur à la recherche d'un interrupteur, tandis que Terrence referme la porte derrière nous d'un tour de clé.

– Il n'y a pas de lumière chez toi ?

Même si nous sommes dans le noir, je suis certaine qu'il sourit et se moque un peu de moi. Il frappe alors dans ses mains et une lueur tamisée se répand dans la pièce en montant progressivement.

– OK, admetts-je. Je vois le genre.

Dans un éclat de rire, il retire sa veste pour l'accrocher à son portemanteau, dans un coin de son entrée – aussi vaste que mon ancien appartement. Auquel on ajouterait celui de mes voisins.

*TOUS mes voisins.*

– On éteint en frappant deux fois, me précise-t-il, les yeux pétillants.

– Je le savais. C'était pour te tester.

– Je n'en doute pas une seconde.

Je lui passe sous le nez, la tête haute, drapée dans ma dignité. Je ne viens pas d'une cambrousse où les derniers gadgets à la mode sont totalement inconnus. Enfin, si. Mais... mais je m'embrouille !

Terrence m'a invitée à rester chez lui jusqu'à ce que nous ayons tiré au clair cette histoire de scellés. Sa proposition m'a fait plaisir – et un peu rassurée. Parce que je ne sais toujours pas où nous en sommes tous les deux, et son silence suite à mon aveu m'angoisse.

J'entre dans le salon et me fige sur le seuil, le souffle coupé par l'incroyable vue à travers la baie vitrée. C'est comme si toute la ville de Miami se trouvait à mes pieds, avec l'océan en toile de fond.

– Waouh !

Un pan du living-room est entièrement en verre, offrant une vue imprenable sur les gratte-ciel et le port. L'aube ne s'est pas encore levée et je peux admirer les lumières nocturnes se refléter dans l'eau. Le spectacle est incroyable. Je me colle presque à la vitre.

Après avoir posé les premiers jalons de son plan d'attaque, Terrence a finalement accepté de rentrer chez lui en me glissant dans ses bagages. Pour la première fois, je découvre l'endroit où il vivait avant de s'installer chez Basil... un immense loft ultra-moderne qui surplombe toute la ville.

*À sa place, pas sûre que j'aurais accepté de déménager !*

– Bienvenue chez moi, me lance-t-il avec amusement.

J'ai l'impression qu'il observe mes réactions du coin de l'œil tout en se servant de l'eau fraîche. Issue d'une fontaine à boire. Forcément. Il me tend un verre que je vide presque d'une traite. Je ne m'étais pas rendu compte que je mourrais de soif... et de fatigue. Mes chevilles me font un mal de chien, emprisonnées depuis trop longtemps dans des chaussures à talons. Je n'ai pas l'habitude de me promener sur des échasses. D'ordinaire, je cours à travers Riverspring en baskets et pantalon de yoga.

– Alors ?

Je tourne sur moi-même, surprise par le décor. J'ai l'impression de découvrir un autre aspect de Terrence.

Il me suit du regard pendant que je furète à droite et à gauche.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je n'ai pas encore décidé, avoué-je, trop étonnée par mes découvertes.

Je me plante au centre de la salle, qui se prolonge en salle à manger, en coin bureau et, dans mon dos, en cuisine. À aucun moment, le regard n'est arrêté par un mur – seulement des cloisons en verre lorsqu'une démarcation est vraiment nécessaire. Un authentique loft. En levant la tête, j'aperçois une grande mezzanine – une chambre qui occupe la moitié de la surface du salon et profite, elle aussi, d'une vue à couper le souffle. Des marches transparentes s'y envolent, ainsi qu'une rampe en gros cordage.

J'inspecte les moindres détails. Le blanc et le noir dominant – au sol, avec le carrelage de la cuisine, dans les objets et les meubles. Ma main glisse sur le canapé six places en cuir sombre. Je comprends mieux pourquoi sa télé a la taille d'un écran de cinéma. Elle est simplement adaptée à son gigantesque sofa.

Des affiches de films ornent les escaliers. *Le Dahlia Noir. Mulholland Drive. Rambo*. Tous les meubles sont noirs à l'exception du salon de jardin, sorti sur le balcon – un balcon de la taille d'un quatre-pièces ! Je remarque un piano dans un coin.

– Tu sais en jouer ?

– Un peu.

*Traduction : comme Mozart.*

Je continue mon inspection sous son regard amusé et fais mine de humer l'air en me déplaçant d'un coin à l'autre.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'enquiert-il, visiblement dérouté.

– Je sens les ondes de cet appartement. Si elles sont plus positives que négatives, je pourrai rester.

Je tends les mains pour tenter de palper les énergies.

– Tu es sérieuse ?

Une note de panique vibre dans sa voix pendant que j'avance, tel un sourcier, en direction de son jeu d'échecs. Et soudain, j'éclate de rire :

– Bien sûr que non !

Le soulagement se lit sur son visage. Il y a vraiment cru ? Je ne sais pas si je dois me sentir vexée...

– J'ai cru que c'était encore un de tes trucs de yoga.

– Le yoga est un sport et une philosophie de vie indienne ! répliqué-je, les poings sur les hanches. Ce n'est pas de la magie ou un truc de charlatan !

– Fais comme si je n'avais rien dit.

– Oui, ça vaut mieux.

Sur un ultime regard suspicieux, je pars examiner les stores noirs, le tapis noir, la statuette noire exposée dans cet appartement où dominant les matériaux transparents ou métalliques. Terrence n'a pas surchargé son loft de meubles, créant une impression d'espace et de liberté, renforcée par la dimension des lieux.

– Verdict ? me lance-t-il, les bras croisés.

Je pivote vers lui.

– Tu sais qu'on est passé à la couleur dans les années 1960 ?

Il éclate de rire.

– J'aime la sobriété.

– Mais tu ne trouves pas ça un peu... froid ? osé-je, en essayant de rester diplomate.

Je ne veux pas vexer le propriétaire mais il vient vers moi en arquant un sourcil mi-moqueur, mi-provocateur.

– Tu es la première personne à me dire ça ! Je n'ai jamais reçu que des compliments de la part de mes invités.

– Peut-être qu'ils n'osaient pas te dire la vérité...

– À savoir ?

– Les lieux sont splendides, la baie vitrée, l'escalier aux marches transparentes... C'est très chic, et tout, assuré-je, en jetant un regard à la ronde. La vue est sublime. Mais... c'est... la déco... ce n'est pas mon style.

Je joue la carte de la prudence mais Terrence ne s'en contente pas. Il se plante face à moi, l'air d'attendre la suite. Et je craque, incapable de mentir :

– Je déteste tout ce noir et blanc ! avoué-je, désespérée.

J'en suis presque au désespoir. J'aurais voulu aimer, vraiment. De toutes mes forces. Mais...

– C'est froid, c'est triste, c'est sans âme ! On dirait que personne n'habite ici ou que c'est un décor de cinéma ! Oh, Terrence, je suis désolée mais... c'est vraiment moche !

Une seconde s'écoule avant qu'il parte dans un nouvel éclat de rire.

– J'étais sûr que tu n'aimerais pas, s'amuse-t-il, en passant un bras autour de mes épaules.

– Mais rien n'est perdu ! Si on mettait un peu de couleur sur ce mur, un tapis bariolé ici, quelques tableaux par là...

Je commence à m'emballer lorsqu'il m'entraîne vers les escaliers.

– Allons plutôt nous coucher. Il nous reste à peine deux heures avant de devoir nous lever.

– Mais...

– Mais tu pourras dévaster mon appartement demain. Promis.

\*\*\*

Je regarde mon téléphone comme s'il s'agissait d'un bâton de dynamite. Allumé. Juchée sur l'un des hauts tabourets de la cuisine, les coudes plantés sur l'îlot central, je me masse en même temps les tempes. Je sens la migraine sourdre. Cela fait dix bonnes minutes que je ne bouge pas.

– Tu espères le faire sonner par la force de ta pensée ?

Je sursaute au moment où Terrence entre dans la cuisine. Je ne l'ai pas vu venir. C'est vraiment pénible, cet appartement sans mur, sans porte, sans rien. Récupérant mon portable, je le cache entre mes paumes pendant qu'il ouvre un placard.

– Tu as bien dormi ? s'enquiert-il, en mettant la cafetière à chauffer.

– J'ai fermé les yeux et ton réveil a sonné.

– Le sadique.

S'emparant d'un verre, il le pose devant moi et le remplit de jus d'orange.

– Tu peux faire comme chez toi dans mon appartement triste, sans âme et moche, déclare-t-il, sarcastique. Y compris te servir un jus de fruits.

– Je ne voulais pas te vexer, hier soir. Je t'assure.

Je n'écoute pas sa réponse, l'esprit parasité par l'appel que je n'arrive pas à passer. Je tripote

sans relâche mon téléphone... et ma nervosité ne semble pas passer inaperçue. S'asseyant sur le tabouret voisin, il me contemple intensément, soudain sérieux. Déjà rasé et habillé comme une gravure de mode, il frotte son menton d'un air pensif. Jamais on ne dirait qu'il a passé une nuit presque blanche.

*#Jalousie.*

- Que se passe-t-il ? me demande-t-il, soucieux.
- Rien. Rien du tout.
- Tu sais que tu es la plus mauvaise menteuse du monde ?
- Non, c'est faux ! m'exclamé-je, indignée.

Je lève le pouce comme si j'allais citer une liste de noms... mais reste bêtement la bouche ouverte, à court d'inspiration.

- Bon, OK, c'est peut-être moi.

Le sourire de Terrence s'élargit.

- Alors ? Tu attends un appel ?
- Non, je... j'essayais de téléphoner à ma mère.

Silence. Je baisse le front, le profil caché par un rideau de cheveux blonds. Terrence les repousse par-dessus mon épaule, muet. Il attend sans doute que je parle la première. La cafetière émet une petite sonnerie pour se signaler.

- Mais je ne suis pas certaine que ça lui ferait plaisir... ajouté-je dans un souffle.
- Pourquoi ?
- En me protégeant, elle a tout perdu : son foyer, sa maison, sa famille, son mari... Pas sûre qu'elle ait follement envie de parler à la responsable de ce drame.

Je lève vers lui un regard angoissé.

- J'ai peur qu'elle me déteste. J'ai aussi peur de ne pas savoir quoi dire. Et de ne jamais réussir à renouer une relation mère-fille avec elle.

Je me tais un bref instant.

- Ou une relation tout court.

Il pose une main dans mon dos, montant et descendant le long de ma colonne vertébrale. Une onde de chaleur me traverse.

- Tu devrais te lancer. Après tout, qu'est-ce que tu as à perdre ?
- Tant qu'elle ne m'a pas rejetée, je peux au moins vivre d'espoir, murmuré-je.

– Qui te dit qu'elle réagira mal ? À mon avis, elle n'attend que ton coup de fil et n'ose pas non plus faire le premier pas.

Il paraît si sûr de lui qu'il parvient à me troubler.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ? La dernière fois, elle s'est montrée assez sèche avec moi.

– Ta mère n'a plus personne en dehors de toi. Elle a besoin de ton soutien pour traverser cette épreuve. Mais elle redoute peut-être aussi ton jugement après t'avoir élevée dans cette secte sans t'aider à en partir...

*Vu sous cet angle...*

– Ta mère est désormais ta seule famille. Tu ne peux pas laisser passer cette chance de vous réconcilier.

– Peut-être mais elle n'a pas l'air de penser comme toi.

Je songe à nouveau à la dernière phrase qu'elle a prononcée : « Je n'ai plus de famille. » La blessure est toujours ouverte. Je n'ai pas non plus oublié la façon dont elle excusait encore mon beau-père...

– Si tu ne veux pas lui téléphoner, pourquoi ne pas lui rendre visite ? Ce serait peut-être plus simple en face-à-face. Je peux t'emmener à l'hôpital à l'heure du déjeuner, après le rendez-vous avec Goldstein, si tu le souhaites. Pour que tu saches à quoi t'en tenir une bonne fois pour toutes.

– Je ne sais pas... oui...

Attendre que la situation s'améliore sans agir ne sert strictement à rien. J'en suis consciente.

– D'accord.

Je repose mon téléphone devant moi et le remercie d'un regard. Pas besoin de plus entre nous. Tout se dit sans les mots. C'est alors qu'une idée me traverse.

– Et tu n'as pas envie d'appliquer ton conseil ?

Il hausse les sourcils sans comprendre devant le toaster.

– Eh bien, oui... tu pourrais peut-être te rapprocher de ton père, essayer de lui parler et de comprendre pourquoi...

– Non.

*Sec. Tranchant. Définitif.*

Je n'ai même pas le temps de finir ma phrase qu'il me coupe déjà la parole.

– Ça n'a aucun rapport, déclare-t-il d'un ton sans réplique.

Il se lève rapidement et s'éloigne de moi, en dégageant des ondes glaciales. La température baisse d'une dizaine de degrés dans la cuisine en deux secondes.

– Tu devrais peut-être faire la paix avec ton passé, Terrence, lui dis-je avec douceur.

Cette histoire le ronge depuis des années. Il s'est construit sur cette rupture, cette colère envers son père, et ne réussit plus à s'en défaire. Or, je vois combien il est miné par cette guerre sans fin, même s'il refuse de l'avouer. Il secoue la tête.

– Nos deux situations ne sont pas comparables. Toi, ta mère n'a pas tenté de détourner des millions de dollars de tes comptes professionnels...

– Tu n'as encore aucune preuve de ça... lui rappelé-je doucement.

Il serre les dents.

– Voleur un jour, voleur toujours.

\*\*\*

Après le petit déjeuner, Terrence et moi partons en direction de Riverspring. L'angoisse monte à mesure que nous approchons du cabinet du notaire pour répondre à sa convocation, scotchée à la porte du manoir avec les scellés.

– Maître Goldstein va vous recevoir dans un quart d'heure.

Sa secrétaire nous installe dans la salle d'attente, où je n'ai pas remis les pieds depuis la lecture du testament. C'est à partir de ce jour que ma vie a changé. J'en ai le vertige ! Je m'assois près de Terrence, silencieux depuis notre petite discussion. Est-il fâché ou réfléchit-il à mon idée ? Son visage ne laisse rien transparaître. Comme toujours, il porte son masque de Monsieur Self Control.

– Tu crois qu'on a fait quelque chose de travers ?

Même si nous sommes seuls dans la pièce, je murmure. Sans trop savoir pourquoi. Avec ses boiseries et son mobilier austère, j'ai l'impression d'être dans une église. Je suis si tendue que je guette le moindre bruit – tiroir qu'on ouvre, pas dans le couloir... La maison de Basil représente bien plus qu'un héritage pour Terrence et moi. Celui-ci secoue la tête, sûr de lui.

– Nous avons respecté tous nos engagements. Il y a forcément autre chose.

C'est alors qu'une autre personne apparaît sur le seuil. J'écarquille les yeux :

– Dwight ?

Aux côtés de la vieille standardiste, le cousin de Terrence se fige à son tour, l'air perdu.

- Terrence ? April ?
- Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonne mon compagnon, incrédule.
- Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai reçu cette convocation par fax, il y a deux jours. Et vous ?

Avant que nous ne répondions, Maître Goldstein apparaît enfin pour nous mener à son bureau. Il nous salue d'un signe de tête, très distant. Que se passe-t-il ici ? Dans la confusion générale, je m'assois entre les deux cousins pendant que le notaire prend place derrière son bureau en bois massif.

– Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir. Comme vous vous en doutez, il est question du testament de M. Basil Brown, attaque-t-il directement.

Je retiens ma respiration.

– Suite à la demande des avocats de M. Knight, et au vu de l'étrangeté de ses dernières volontés, j'ai mené une contre-enquête pour m'assurer de leur valeur juridique. Mais de nouveaux éléments ont été portés à mon attention.

Le vieil homme nous explique être entré en contact avec l'équipe médicale en charge des soins de Basil durant sa longue maladie. Mon cœur se serre – non parce que mes intérêts personnels sont en jeu mais parce qu'il est question de la fin de vie difficile de mon ami. Je sais combien les dernières semaines ont été pénibles pour lui. À plusieurs reprises, j'ai vu la peur dans ses yeux lorsqu'il se croyait seul. À ma droite, Terrence écoute avec attention.

– J'en suis arrivé à cette conclusion : M. Brown n'était pas en possession de ses facultés mentales au moment de la rédaction de ce testament.

Il ouvre alors un dossier cartonné pour en sortir plusieurs feuilles agrafées ensemble.

– Comme j'ai invalidé cet acte, j'ai été obligé de retrouver le précédent testament, enregistré dans mon office, et par mes soins, seize mois avant le décès de mon client.

Je m'agrippe à mes accoudoirs. On pourrait entendre une mouche voler dans le bureau.

– Basil Brown avait désigné un unique légataire pour l'ensemble de ses biens et ses liquidités : M. Dwight Coleman.

### 3. En famille

– Je vous jure que je ne comprends pas !

Dwight fait les quatre cents pas dans un bureau désert de l'office. Le notaire nous a laissé un peu d'intimité pour que nous démêlions les fils de cette histoire. Je suis sonnée. Terrence et moi avons perdu des millions – mais ce n'est pas le plus important, même si je suis très déçue pour mon association. Jamais je ne pourrai consacrer ma vie à aider les victimes de sectes. Un constat qui me désole. Mais le pire reste la perte du manoir – cette maison à laquelle j'étais attachée par la mémoire, par le cœur... et par l'amour. N'est-ce pas entre ces murs que mon histoire avec Terrence a éclos ?

– Je n'étais au courant de rien !

Dwight nous contemple tour à tour, l'air paniqué. Adossé à une bibliothèque, Terrence acquiesce d'un signe :

– Je sais bien.

Son cousin semble soulagé.

– Aucun de nous trois n'aurait pu imaginer un tel retournement de situation ! m'exclamé-je.

Un peu en retrait, je me suis perchée sur le bord d'une table d'étude, les jambes pendant dans le vide. Pour m'occuper les mains, je joue avec un vieux globe terrestre en métal, m'amusant à le faire tourner sur son axe.

– En plus, je ne veux rien, ajoute Dwight, visiblement dépassé. Je n'ai rien demandé. Je peux renoncer à cet héritage, si vous le souhaitez...

Il nous contemple tour à tour.

– C'est vous que Basil avait choisi en toute lucidité, réponds-je, catégorique.

– April a raison. Nous devons respecter les dernières volontés de notre grand-oncle.

– J'ai l'impression de vous voler.

Dwight grimace sans cacher son malaise. Il tire sur le nœud de sa cravate comme s'il peinait à respirer et défait un bouton de sa veste.

– Cet argent appartient à Basil, rappelé-je. Il n'est pas à nous.

Hochement de tête de la part de Terrence.

– Et quand bien même tu renoncerais à ce legs, nous n’hériterions pas des biens de Basil pour autant.

Dwight s’immobilise au centre de la pièce. Pendant quelques instants, nous n’échangeons plus une parole, tous plongés dans nos réflexions. Je n’ai jamais attendu d’être récompensée par Basil. Mon soutien était gratuit et désintéressé, d’autant que je lui étais redevable après tout ce qu’il avait fait pour moi suite à mon départ de la communauté. Durant sa maladie, j’ai enfin eu l’occasion de lui rendre ce qu’il m’avait donné.

Bien sûr, je suis déçue de ne pas toucher des millions de dollars. Qui ne le serait pas ? Mais je ne vais pas en faire une dépression nerveuse. J’ai mon travail. Ou plutôt, mes nombreux emplois. Et je peux toujours louer de nouveau l’appartement délaissé par Jessica... À sa seule évocation, je frotte mes bras à travers ma veste, couverte de chair de poule. En gros, je vais retourner à ma vie d’avant.

*Ce qui craint quand même un peu.*

– Je ne comprends vraiment pas pourquoi il m’a choisi.

Je relève la tête.

– Vous lui rendiez souvent visite durant les derniers mois, dis-je, en souriant. Ça comptait beaucoup pour lui.

Je me souviens l’avoir aperçu une ou deux fois dans les couloirs de l’hôpital. Nous ne nous sommes jamais parlé mais je le voyais à une certaine époque, de loin en loin.

– Ce n’est pas suffisant pour justifier un tel don... déclare Dwight.

Lui aussi semble très secoué par ce testament, même s’il en est le bénéficiaire.

– Pour Basil, si, réplique Terrence, gravement. Il avait besoin d’être soutenu durant ses dernières semaines et tu as été là pour lui.

Il n’ajoute pas : « contrairement à moi » mais la culpabilité se lit dans son regard. Sans doute s’en voudra-t-il toute sa vie de ne pas avoir été présent durant l’hospitalisation de son grand-oncle. Il lui envoyait des lettres, il communiquait avec lui, mais rien ne remplace un contact, une étreinte, la chaleur humaine. Réprimant ses émotions, Terrence se reprend aussitôt et se tourne vers moi :

– De toute manière, un testament aussi loufoque était forcément l’œuvre d’un homme qui n’avait plus toute sa tête.

– Basil était un original, rappelé-je.

Un sourire tendre me vient aux lèvres.

– Mais peut-être pas à ce point, me répond Terrence.

Il reporte ensuite son attention sur son cousin. Le visage un peu rougi par l'émotion, Dwight semble mourir de chaud.

– Tu mérites plus que moi cet argent. Dans le fond, je suis heureux que tu en hérites.

Sûrement pour lui ôter un poids, Terrence lui serre la main et je lui souris.

– Vous n'êtes pas trop déçue ? m'interroge Dwight.

– Un peu, c'est vrai... mais je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit dans la salle d'attente, avant la lecture du premier testament.

– Ah ?

Lui a oublié, à l'évidence.

– Vous m'avez promis un souvenir de Basil !

– Mais oui ! Je me rappelle. Vous deviez emmener sa collection de petites cuillères. Pour moi, ça marche toujours.

– Alors que demander de plus ?

\*\*\*

À la sortie de l'office notarial, je ne sais plus quoi penser. Entre le vol dont Terrence est victime, le démantèlement de la secte et la perte de l'héritage, tout change trop vite. Je perds tous mes repères – bons ou mauvais. Je ne sais même pas où je dormirai la semaine prochaine... parce que je ne peux pas squatter éternellement le loft de Terrence !

*Je crois qu'il finirait par le remarquer.*

Nous n'avons jamais évoqué un emménagement à deux parce que nous vivions déjà sous le même toit. Et maintenant que je ne sais plus où nous en sommes, je n'ose plus aborder le sujet. Le testament de Basil nous simplifiait la vie avec ses règles – comme si mon vieil ami avait facilité mon histoire avec son petit-neveu ! Cette idée me tire un sourire. Si Basil avait eu toute sa tête lors de la rédaction de son testament, je l'aurais soupçonné d'avoir pressenti ce qui se passerait entre Terrence et moi.

*Malheureusement, ce n'était que les élucubrations d'un vieil homme malade.*

Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais faire ? À quoi ressemblera ma vie dans six mois ? Autant de questions auxquelles je ne peux pas répondre. J'aurais bien besoin d'une petite séance de yoga pour déstresser ! Même si je doute qu'une salutation au soleil m'aide à dégoter un appart !

Dwight remonte dans sa voiture après avoir convenu d'une nouvelle réunion de travail avec Terrence. Ils ne songent déjà plus à ce legs, l'esprit monopolisé par leur société. J'ouvre la portière de la berline au moment où une sonnerie retentit. Terrence décroche aussitôt son portable.

– Terrence Knight.

Une voix forte s'élève au bout du fil. J'en perçois les éclats malgré la distance. Laisant la voiture ouverte, je contourne le capot pour rejoindre mon compagnon, les traits tendus, le regard métallique.

– Comment est-ce que tu oses m'appeler après ce que tu as fait ?

J'effleure son bras en parlant tout bas :

– Qui est-ce ?

Terrence ne me répond pas. Il ne semble même pas sentir mon contact alors qu'il serre le poing et les dents. Comme si tout son corps se raidissait des pieds à la tête pour parer des coups.

– Arrête ton cirque !

Bruissements sur la ligne. Peut-être des cris. Je me rapproche jusqu'à entendre des fragments de conversation. Je reconnais alors la voix de... Cameron. C'est lui qui se fâche et met Terrence dans cet état de nerfs.

– Tu crois que je n'ai pas compris ? Tu crois que je ne sais pas qui se cache derrière tout ça ?

Cette fois, je l'attrape carrément par le coude avant qu'il n'aille trop loin.

– Terrence !

Mais il ne me jette pas un regard et récupère son bras, enfermé dans son accès de rage.

– Non ! chuchoté-je, en me postant devant lui et en agitant les bras.

Je ressemble à un aiguilleur du ciel. Tant mieux ! Parce que ça sent le crash à plein nez...

– Ne va pas trop vite !

Il se détourne pour ne me présenter que son dos.

– Tu n'as pas de preuve, insisté-je. Tu n'es sûr de rien !

Les doigts joints comme si j'étais en prière, je me remets sur son chemin, et tente de capter son attention. Je redoute qu'il ne prononce des mots qu'il regrette plus tard, des mots qui dépassent sa pensée. Les deux hommes semblent au bord du précipice, à un cheveu de ne plus jamais se voir ou s'adresser la parole.

– Voler tes associés, c'est une chose ! Mais voler ton propre fils, je ne t'en pensais pas capable ! Il faut croire que j'avais encore une trop bonne opinion de toi !

Cameron se défend de l'autre côté, avec une telle virulence que je perçois des fragments de son plaidoyer : il traite son fils de fou, visiblement outré par ses accusations. Je cache mon visage derrière mes mains. Trop tard. Mon intervention est un flop. Je n'ai pas réussi à empêcher le pire.

– Tu ne veux plus entendre parler de moi ? crie Terrence. Parfait. Désormais, tu n'auras plus affaire qu'à la police !

Il raccroche avant de monter dans sa voiture en claquant la portière de toutes ses forces. Entre eux, la rupture est consommée.

\*\*\*

Dans la voiture, Terrence refuse d'aborder sa confrontation avec son père et ne cesse de détourner la conversation. Je n'insiste pas. De toute manière, le mal est fait. Et à nouveau, l'angoisse me tord le ventre à mesure que nous approchons de l'hôpital. J'anticipe ma rencontre avec ma mère. Nous n'avons plus eu de contact direct depuis ma dernière visite – même si je n'ai pas cessé de prendre de ses nouvelles auprès du personnel de l'hôpital.

– Tout va bien se passer.

Terrence presse ma main dans la sienne.

– On a des histoires de famille compliquées...

Il me sourit.

– Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Grâce à lui, je parviens même à rire dans un moment pareil... du moins, jusqu'à ce que la réalité me rattrape. Je n'en mène pas large une fois dans le hall de l'hôpital. Guidée par un infirmier, je rejoins la chambre de ma mère et la découvre debout, en train de s'activer autour d'une valise. Terrence, lui, attend dans le couloir pour nous ménager un moment d'intimité.

– Maman ? Qu'est-ce que tu fais ?

Elle sursaute et lâche les deux gilets qu'elle rangeait.

– April ? Je ne m'attendais pas à te voir...

– J'avais envie de... enfin, je... je voulais te rendre visite... réponds-je, confuse.

Je ramasse ses habits sur le carrelage, surprise par le bazar. Quelques vêtements sont entassés sur une chaise, deux paires de chaussures traînent sous le lit, un sac pend à la poignée de porte de la salle de bains. Exception faite du manteau marron posé sur l'oreiller, je reconnais ses affaires. Ma mère suit mon regard alors que je me redresse lentement.

– Que se passe-t-il, ici ?

Je ne m'attendais pas à la trouver en train de faire sa valise. Je l'imaginai encore au lit, trop faible pour se lever, pour marcher. Elle me prend ses gilets des mains.

– La police nous a autorisés à récupérer nos affaires, m'explique-t-elle, la voix sèche.

– Alors, tu... tu es retournée là-bas ?

L'idée qu'elle soit rentrée dans notre ancienne maison, au cœur de cette ville désormais déserte, me fait peur. Plus personne ne vit là-bas depuis le coup de filet des forces de l'ordre. La communauté doit sembler fantomatique. Ma mère remplit son sac en haussant les épaules.

– Non. Les agents les ont expédiés ici. Plus aucun membre n'a le droit de se rendre chez lui.

Je mets quelques secondes à réagir. « Membre » ? Elle a bien dit « membre » pour parler des autres adeptes ? Cela voudrait-il dire qu'elle commence à considérer le Cercle d'Asclépios comme une secte ? Le mot semble lui brûler les lèvres tandis qu'elle se laisse choir au bord du lit.

– Reste là, murmuré-je, pleine d'espoir. Je m'occupe de tout.

C'est moi qui remplis sa valise – un sac en cuir qu'elle utilisait déjà au sein de la secte. Je crois qu'elle était même entrée dans la communauté avec ce bagage, alors enceinte de six mois et âgée de 15 ans. Me dirigeant vers l'armoire, je saisis ses robes longues qu'elle n'aurait plus guère l'occasion de porter, hormis dans une fête déguisée. Ma mère suit mes mouvements des yeux.

– Tu sors aujourd'hui ?

J'essaie de relancer la conversation. Celle-ci prend difficilement. Comme si j'essayais d'allumer un feu avec du bois humide.

– Oui.

Ma gorge se serre.

– Si tu ne sais pas où aller...

– Non, non, j'ai trouvé. Je vais rejoindre le programme mis en place par les psychologues de l'hôpital. Ils vont accueillir d'anciens membres dans une structure adaptée, déclare-t-elle, en formant des guillemets avec ses doigts.

– Et... euh... ça te convient ?

Elle acquiesce, l'air un peu perdu. Tout doit lui sembler si nouveau après vingt années passées dans un autre siècle. Ou si ancien, si elle se rappelle son enfance et son adolescence.

– Oui. Je ne me vois pas rejoindre tout de suite le monde... le monde tel que tu le connais. Je ne suis pas prête. Je ne suis même pas certaine que je serai prête un jour.

Je me mords la lèvre inférieure en pliant... un jean ! Une chose est certaine : ce pantalon n'appartient pas à ma mère. Je ne l'ai même jamais vue dans un denim, formellement proscrit par notre gourou. Aucune femme n'avait le droit de porter un pantalon.

– Tu dois t'accorder du temps.

Je m'empare ensuite de vieilles bottines en cuir et cherche un sac plastique ou une boîte pour les ranger à part. Ma mère ne parle plus, peut-être perdue dans ses pensées, et je me sens obligée de meubler le silence.

– Au moins, tu ne seras pas toute seule dans cette maison de repos. Tu seras entourée de personnes que tu connais et qui ont vécu la même expérience. C'est bien.

– Oui, j'ai besoin d'eux, déclare-t-elle après une longue hésitation. Je sais maintenant ce qui se passait là-bas mais dans un certain sens, la communauté me manque. Mon ancienne vie me manque.

Je m'arrête de remplir son sac pendant une minute, une chaussure dans chaque main, en ne présentant plus à ma mère que mon dos. Elle a changé depuis ma dernière visite. Les psychologues de l'hôpital l'ont-ils aidée à ouvrir les yeux ? À l'évidence, elle n'est plus la même. Elle ne me parle plus avec agressivité ou dureté.

– Je comprends ce que tu veux dire, confessé-je, des souvenirs plein la tête. Il y a cinq ans, je me suis même demandé si je n'allais pas revenir de mon propre chef après ma fuite. Notre mode de vie me manquait, mes amies me manquaient, tu me manquais. Et l'illusion de sécurité cultivée par le père Samuel me manquait.

Ma mère semble abasourdie lorsque je pivote vers elle. Sans doute ne s'attendait-elle pas à un tel aveu de ma part. Mais on ne quitte pas une secte du jour au lendemain sans avoir de séquelles, sans en emporter un bout avec soi, à jamais.

– April ?

Au seul ton de sa voix, je devine qu'elle veut me parler sérieusement. Elle tapote la place près d'elle, au bord du lit, comme lorsque j'étais enfant et qu'elle me lisait les textes sacrés avant de dormir. Je la rejoins malgré l'appréhension.

– Merci d'être venue aujourd'hui, me dit-elle, en prenant mes mains dans les siennes. Ça me fait très plaisir.

– Vraiment ?

Mon air surpris l'étonne à son tour.

– Qu'y a-t-il de si étrange à cela ?

– Eh bien, je pensais que tu n'aurais plus envie de me voir après ce qui s'est passé. C'est à cause de moi et de mon témoignage si ton mari... si Matthew est en prison.

Elle reste silencieuse, l'air pensif... mais au moins, elle ne me repousse pas. Nos doigts restent noués sur mes genoux, la valise ouverte dans notre dos.

– Il est le seul responsable de son arrestation. S'il est en prison, c'est à cause de... de ses crimes.

Sa voix flanche sur le dernier mot mais j'en reste stupéfaite. Vraiment, c'est à peine si ma mâchoire ne se décroche pas.

– Je tiens à ce que tu saches une chose, April, enchaîne-t-elle avec plus d'assurance. Lorsque j'ai téléphoné à ton ami Terrence, je savais parfaitement ce que je faisais. J'avais conscience des conséquences de mon acte mais je n'ai pas reculé. Je voulais sauver ma fille, quitte à perdre tout le reste. Parce que c'était toi, le plus important.

Je ne m'y attendais pas. Mais alors pas du tout. Nos regards se croisent et soudain, je ne peux pas douter qu'elle m'aime.

– Oh, maman !

Je me jette à son cou alors que ses bras m'étreignent et durant quelques secondes, nous restons blotties l'une contre l'autre, étranglées par l'émotion. C'est à cet instant précis que je retrouve ma mère. Pour de bon. Je ravale néanmoins mes larmes, décidée à ne pas verser les chutes du Niagara dans ce moment.

– Tu ne m'en veux pas de ce qui s'est passé ?

– S'il y a une personne contre laquelle je suis fâchée, c'est bien moi. Je me suis aveuglée durant des années sur le compte de Matthew. J'avais tellement envie qu'il soit le mari idéal et le père parfait pour toi que je me mentais sans cesse. Je faisais mine de ne pas entendre les conversations de certaines femmes, je me disais que je n'avais pas le droit de porter de jugement sur mon époux...

Elle soupire.

– J'aurais dû intervenir bien plus tôt.

Puis, plongeant ses yeux dans les miens :

– Et toi, April ? Est-ce que tu me pardonnes ?

J'en reste interdite. Aucun son ne sort plus de ma bouche entrouverte.

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– Je t'ai entraînée dans cet endroit, je t'ai forcée à vivre avec un homme violent, je ne me suis pas opposée à ton mariage avec Zackary, et je ne t'ai pas non plus aidée lorsque tu as réussi à fuir...

– Je... je ne veux plus y penser. Tu n'étais plus toi-même.

Elle m'enlace à nouveau maladroitement, sans savoir par quel bout me prendre, et caresse mes

longs cheveux.

- Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Même si tu étais au départ un accident.
- Comment ça ?

Je me détache d'elle, le cœur battant. Va-t-elle vraiment aborder ce sujet tabou ? Ai-je bien entendu ?

– J'ai eu une jeunesse très agitée dont je ne suis pas forcément fière. Tu es née d'une rencontre furtive avec un homme que je n'ai jamais revu. Peter. Tu vois ? Je ne connais même pas son nom de famille. J'étais serveuse dans un bar, en guerre contre ma mère, il s'est montré gentil... et voilà ! Ta grand-mère m'a mise à la porte en apprenant ma grossesse.

- Et tu étais la proie parfaite pour une secte, conclus-je toute seule, à mi-voix.

Ma mère grimace.

– Je n'aime pas ce mot. La communauté m'a beaucoup apporté à cette époque. J'étais dissipée, mal dans ma peau, perdue... grâce au père Samuel, j'ai trouvé une famille, un toit, un but à ma vie. J'ai enfin eu les règles et les limites dont j'avais tant besoin. Il n'est pas ressorti que du mal de cette histoire.

Je m'empare de sa main pour la serrer, lui transmettre un peu de ma force. Puis me relevant lentement, je reprends le rangement de la valise. Ma mère m'a donné de quoi réfléchir durant les dix prochaines années. Je me saisis du manteau marron, échoué sur l'oreiller, et le déplie devant moi.

- Ce n'est pas à toi, ça.

– Non. L'hôpital s'est chargé de nous trouver quelques vêtements plus en adéquation avec notre temps.

J'en profite pour sortir le jean du sac et l'agiter sous son nez.

– Mais tu comptes le mettre, lui aussi ? Parce que si c'est le cas, j'exige une photo ! Sur-le-champ !

Bientôt, ce sont nos rires qui s'échappent de la chambre.

## 4. Casse-tête chinois

Des voix me parviennent depuis la pièce voisine, fortes, autoritaires, énergiques. Terrence a convoqué son équipe dans son appartement et depuis une heure, ils discutent stratégie dans la salle à manger – qui s’est révélée être une salle de réunion ! J’aurais dû m’en douter. Et j’attends avec impatience le moment où le lit de Terrence se transformera en bureau...

Je verse ma pâte dans un grand récipient et le couvre d’un torchon pour qu’elle gonfle. Casque MP3 vissé aux oreilles, je m’isole dans ma bulle après avoir trouvé refuge dans la cuisine, où j’essaie de ne pas faire trop de bruit. Je teste les prochains gâteaux pour mes cours de pâtisserie. J’ai décidé de renouveler tout mon stock de recettes végétaliennes pour surprendre mes élèves.

– J’ai préparé un tableau prévisionnel.

Un projecteur se met en marche et je n’ai qu’à pencher la tête pour voir l’image apparaître sur le mur blanc comme sur un écran. Terrence a tout prévu. En quelques heures, il a organisé un briefing pour ses collaborateurs et imaginé les moyens les plus rapides et efficaces pour relancer sa société.

– Quelques coupes budgétaires seront nécessaires durant le premier semestre, remarque un homme.

– Vous ne pensez pas que nos investisseurs risquent de s’affoler ?

Cette fois, c’est une femme qui parle. Ma musique s’est arrêtée et j’entends le timbre grave et familier de Terrence :

– Alors à nous de les rassurer !

Devant le plan de travail, je choisis une nouvelle chanson en espérant que Billie Holiday couvre ces interminables discours sur l’économie internationale, la flambée des prix au mètre carré et les conséquences des pertes financières des prochains mois. Mon fouet à la main, je m’occupe de battre un second appareil parfumé à la carotte et dans lequel j’ajoute des graines de courge.

*C’est comestible. Juré.*

Un torchon glissé dans la ceinture de mon jean en guise de tablier, je danse en même temps que le four préchauffé – heureusement, personne ne peut me voir. Et ça n’empêche pas mon cerveau de fonctionner à cent à l’heure. Perdre le manoir de Basil entraîne une foule de changements dans ma vie. Comment me rendre à Riverspring tous les matins pour mon travail ? Jamais ma vieille Coccinelle ne supportera un trajet depuis Miami au quotidien. Dois-je directement quitter le loft de Terrence et louer un petit appartement ? Mais alors quel avenir pour notre relation ? Et où en sommes-nous vraiment tous les deux ?

Et puis, je n'arrête pas de songer à ces millions détournés deux jours plus tôt. Cette histoire me trotte dans la tête. Je repense à des moments furtifs des dernières semaines qui ne voulaient rien dire sur le moment... mais qui m'inquiètent aujourd'hui. J'en suis restée éveillée toute la nuit. Enfin, non. Je suis restée réveillée à cause de Terrence. Sa bouche. Ses mains. Son torse musclé. Son...

*Stop.*

*Le reste est interdit aux moins de 18 ans.*

N'empêche, je me pose des questions en fouillant dans les placards à la recherche d'emporte-pièces. Terrence n'en a pas. D'ailleurs, ses ustensiles de cuisine se comptent sur les doigts d'une main. C'est à peine s'il possède deux casseroles et un malheureux moule. À mon avis, il ne doit pas manger souvent chez lui !

- Je peux demander un audit.
- Tu veux demander une vérification comptable de ton entreprise ?

Je retire mes écouteurs, curieuse. Terrence discute maintenant avec son ami Stephen, l'agent du GAO que nous avons croisé quelques semaines plus tôt dans un restaurant italien. Il l'a invité à participer à sa réunion de crise. Le grand blond éclate de rire.

- Je ne m'attendais pas à ça !
- Je suis un homme plein de surprises, réplique Terrence, amusé.
- Tu peux le dire. Tu es bien le premier PDG à réclamer que je mette le nez dans les comptes de sa société.
- C'est que nous n'avons rien à cacher...

Je me penche derrière le réfrigérateur – un monstre à double porte en inox – pour les observer.

– Nous allons mettre la pression à ceux qui nous ont volés grâce à l'ouverture de cet audit, déclare Terrence.

Son assurance est réconfortante et ses employés se mettent au diapason, de plus en plus confiants.

- J'adore l'idée ! s'exclame un grand chauve. Ils vont avoir la trouille de leur vie !
- Vous avez les moyens de retrouver l'argent détourné ? veut savoir la brune aux cheveux très courts.

Stephen écarte les mains, de bonne foi.

- Je ne peux rien vous garantir : le GAO n'a jamais travaillé sur un cas semblable. Mais mon équipe est déjà sur le coup et les premiers résultats sont prometteurs.
- Quoi qu'il arrive, ça vaut le coup d'essayer ! conclut Terrence.

Sa force de caractère, sa ténacité, sa détermination sont contagieuses. Tous ses collaborateurs

semblent sur la même longueur d'onde. Ce matin, seul Dwight manque à l'appel, ainsi que les spécialistes du courtage en assurances. Non qu'ils ne soient pas concernés mais les deux cousins se sont réparti les tâches. À Terrence le champ de bataille et l'organisation de la riposte et à Dwight la gestion quotidienne de leur société. Car malgré le détournement de fonds, l'entreprise n'a pas mis la clé sous la porte et des centaines d'employés continuent d'y travailler chaque jour.

Je glisse mon gâteau dans le four, pensive, et abaisse la température. Je n'ai pas vraiment de rôle à jouer dans cette histoire. À moins que...

\*\*\*

J'attends la fin de la journée pour coincer Terrence dans la chambre. Mais pas pour ce que j'aimerais... hélas !

– Je peux te parler une minute ?

Il hausse les sourcils, visiblement étonné par mon hésitation. C'est que je ne suis pas sûre de moi sur ce coup.

– C'est grave ?

Après une interminable journée de travail, plusieurs navettes entre son appartement et son entreprise, une centaine de coups de fil, un rendez-vous à la banque, un entretien avec la police et deux réunions de crise, Terrence semble sur les rotules. Il retire sa veste et l'abandonne sur le lit avant de desserrer le nœud de sa cravate.

– Non, ce n'est sûrement rien.

– Tu sais que tu me ferais presque peur ?

Il s'assoit dans le fauteuil en cuir à côté de son secrétaire, à l'entrée de son immense dressing – où il collectionne les blazers gris, gris foncé, bleu marine, noir. Ce n'est pas vraiment la fête de la couleur dans ses placards !

– Non, je t'assure que ce n'est rien d'important.

Je m'installe sur le bout du lit pour être en face de lui, assise en tailleur comme en séance de yoga. Déformation professionnelle, sans doute.

– Je me suis souvenu de plusieurs petits détails qui pourraient t'intéresser... ou non. À toi de voir. Si ça se trouve, ce n'est rien du tout.

– Parle, April, m'encourage-t-il, en essayant de ne pas rire.

Je respire un grand coup et me lance.

– Tu te souviens de l'histoire des poubelles devant la maison ? Je venais juste de ranger le bureau

de Basil et tu as sorti les sacs à ma place parce que j'étais malade. Le lendemain, on les a trouvés éventrés...

– Oui, ça n'avait rien d'étonnant. À l'époque, tu avais Jessica et Zackary aux trousses.

– Je sais mais... tu avais jeté des papiers liés à ton entreprise, des brouillons, des comptes, des...

Il m'arrête d'un geste de la main.

– N'oublie pas qu'ils étaient passés à la déchiqueteuse. En plus, j'avais jeté une moitié des documents dans une autre poubelle par précaution.

J'acquiesce, un peu rassurée. Il a raison. Et avec des membres de la secte dans les parages, inutile de chercher d'autres coupables. Je continue néanmoins sur ma lancée, l'esprit en ébullition.

– J'ai aussi vu Dwight fureter dans les archives de ton entreprise, le soir où nous sommes sortis ensemble pour la première fois.

– C'est assez normal. J'ai fait la même chose avec ses dossiers. Nous venons de fusionner, April. Nous avons tous les deux besoin de nous familiariser avec la société de l'autre, son passé, ses réussites, ses échecs...

Il semble toujours aussi tranquille, et pas inquiet le moins du monde. Tant mieux. Je suis ravie de me tromper sur toute la ligne. Mais j'ai gardé le plus gros morceau pour la fin. J'hésite même à raconter l'anecdote à Terrence, de peur qu'il ne démarre au quart de tour.

– Et puis...

Il m'interroge de son regard océan indien, m'incitant à aller jusqu'au bout en dépit de mes réticences.

– Et puis il s'est passé quelque chose quand nous avons déjeuné chez tes parents.

Cette fois, il se penche vers moi, attentif, toute ouïe. Je redoute de jeter de l'huile sur le feu mais je n'ai pas le droit de garder une information importante pour moi.

– J'ai surpris une conversation téléphonique de ton père quand j'étais dans le jardin. Il avait l'air très inquiet et il parlait d'argent, de délais, d'organisation. Apparemment, il était question de grosses sommes.

Terrence ne réagit pas. Il baisse la tête sans rien dire, me dissimulant l'expression de son visage.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

Pieds nus, j'insiste en touchant son mollet du bout de mes orteils jusqu'à ce qu'il se redresse, en quittant son siège d'un bond.

– Fais ta valise, April.

Euh... ce n'est pas vraiment la réponse à laquelle je m'attendais. J'écarquille les yeux en cherchant le rapport mais déjà, il se dirige dans le fond de sa garde-robe et récupère ses sacs de voyage monogrammés, au pied d'une des penderies.

– Tu es sérieux ?

Il soutient mon regard incrédule.

– On ne peut plus sérieux. Que dirais-tu de partir aux Bahamas ?

## 5. Bienvenue au paradis

– Qu'est-ce que c'est que ce siège ?

Terrence s'arrête dans le couloir de l'avion et suit mon regard. Lui ne semble pas voir le problème.

– Il y a un souci ?

Je suis figée devant ma place, ma carte d'embarquement à la main. Délestée de mon bagage cabine, rangé par un steward zélé, je ne me suis toujours pas installée.

– Mais... oui ! m'étranglé-je, avant de jeter des coups d'œil furtifs alentour.

Je vérifie que le personnel de bord ne peut pas nous entendre. On ne sait jamais. Ils pourraient réparer leur erreur.

– On m'a attribué une banquette ! Pour moi toute seule ! Regarde ! On peut au moins caser trois April là-dedans !

Je lui fais la démonstration, m'asseyant d'abord à gauche, puis au milieu et à droite avant d'écartier les bras, façon « tadam ! j'avais raison ». Il éclate alors de rire en se glissant dans son fauteuil, aussi gigantesque et moelleux que le mien. En face de nous, deux grands écrans attendent que nous choisissons notre programme tandis que des cloisons nous isolent en partie, comme si nous étions dans une petite suite. Nous avons été placés l'un en face de l'autre, contre deux hublots.

– C'est la taille normale des sièges, ici. Sois tranquille.

Un peu sidérée par ma découverte, je continue à examiner le reste de l'avion. Je découvre les joies de la première classe. Même pas la classe affaires, non, non, non. Encore au-dessus !

– Combien y a-t-il de places ?

Terrence relève la tête, déjà en train de feuilleter son magazine économique chiant comme la pluie, son ordinateur posé sur la tablette devant lui. Un gros dossier frappé du sceau du GAO dépasse de sa pochette en cuir, en attente de consultation. Il s'apprête à passer un voyage studieux en direction du paradis.

– Je ne sais pas... une quinzaine...

Je dois me pencher pour observer les autres passagers. Deux businessmen sont montés avant nous et travaillent déjà d'arrache-pied. Sur l'écran de portable de l'un d'eux, j'aperçois les cours de la

Bourse. Il y a également un couple de personnes âgées qui discute à voix basse. Pourquoi se rendent-ils aux Bahamas ? Je les imagine sur le point de célébrer leurs noces d'or après cinquante ans de mariage. Ce serait tellement mignon !

Terrence et moi fêterons-nous un jour cet anniversaire ? Je secoue la tête. Déjà qu'il n'a pas répondu à ma déclaration, je ferais bien de calmer un peu mes ardeurs. Qu'il soit amoureux de moi, ce serait déjà bien. Très bien. Parfait. Le rêve.

Une hôtesse circule pour s'assurer que personne n'a besoin de rien et proposer des boissons. Les vieux mariés prennent une coupe de champagne, me confortant dans mon scénario. Jamais encore je n'ai quitté le sol des États-Unis. Les seuls vols que j'ai pris étaient toujours intérieurs, à destination de la Californie, en compagnie de Lauren. Nous sommes aussi parties en week-end à New York, il y a deux ans, pour une grande razzia shopping.

Cette fois, je quitte mon pays natal pour explorer les Bahamas. Je répète : LES BAHAMAS. Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément mais...

*Les Bahamas, quoi !*

Terrence accompagne les agents du GAO, encadrés par son ami Stephen, durant leur opération. Ils ont réussi à localiser le compte sur lequel l'argent détourné a été viré, au cœur de ce paradis fiscal.

– Terrence ?

– Oui ?

Il délaisse à nouveau l'article qu'il lisait, une petite mèche noire des plus sexy retombant sur son front.

– Pourquoi tu n'as pas ton propre jet privé ?

Il s'esclaffe.

– Parce que je n'en ai pas l'usage. Lorsque je pars en voyage, je reste généralement plusieurs semaines sur place pour mes affaires. Pourquoi ? Tu es déçue ?

– Énormément. Je ne sais pas si je m'en remettrai.

– J'ai plusieurs voitures. Est-ce que ça me rattrape ?

Je forme un minuscule espace entre mon pouce et mon index.

– Un peu. Un tout petit peu.

L'avion décolle un quart d'heure plus tard. L'épuisement se lit sur le visage de Terrence, de plus en plus marqué par le manque de sommeil. Il est toujours aussi séduisant avec ses yeux lagon, sa bouche charnue, sa chevelure un peu en bataille... comme si la fatigue lui ajoutait une aura ténébreuse. Il finit par piquer du nez au bout de cinq minutes. Et je passe le reste du trajet à

monopoliser le personnel de bord.

- Mais alors ? souffle Pedro, le steward.
- Eh bien, elle a fini par avouer son amour à l'ancien maire de la ville.
- Non ?!

Cindy, une des deux hôtes, en lâche presque son plateau.

- Comment ? Dans quelles conditions ?
- Si je vous le dis, vous ne me croirez pas, dis-je sur le ton de la confidence. M<sup>me</sup> White l'a arrêté en pleine rue, le jour du marché, et elle lui a directement balancé, comme ça, après des années.
- NON ?!
- Et ensuite ? Qu'est-ce qu'il a répondu ? veut savoir Olivia, ma troisième auditrice.

Je me penche vers eux avec une mine de conspiratrice en racontant l'histoire d'amour entre l'ancien maire de la ville et l'une de mes clientes.

– M. Carter est resté muet pendant une minute. Il y avait un silence de mort sur la place. Plus personne ne parlait. Et soudain, il lui a demandé si elle était libre dans la soirée ! Je vous jure qu'on s'est retenus d'applaudir !

Je tiens en haleine mon public grâce aux derniers potins de Riverspring. Et j'enchaîne sur le dernier projet de M<sup>me</sup> Kapoor, décidée à ouvrir un restaurant indien... juste à côté du restaurant de M. Davis, spécialisé dans la cuisine des Caraïbes.

- Je vous laisse imaginer le drame.
- Elle a déjà loué l'emplacement ? m'interroge Cindy.
- Oui.

Pedro émet un sifflement.

- Elle n'a pas traîné ! Je comprends Davis d'être furieux. C'est de la concurrence déloyale.
- Pourquoi ?

Au tour d'Olivia d'intervenir. La grande blonde le foudroie d'un regard.

- Elle a bien le droit de tenter sa chance, elle aussi !

Je hoche la tête, accablée.

– À Riverspring, c'est en train de tourner à la guerre civile. Il y a les partisans de M<sup>me</sup> Kapoor et les défenseurs de M. Davis. Et personne n'a le droit d'être neutre, parce qu'on vous demande de choisir votre camp !

- Comme vous avez fait ? demande Cindy, curieuse.
- Je me suis enfuie. Aux Bahamas.

Ils rient avec moi quand soudain, je sens un regard posé sur moi. Tiré de son sommeil, Terrence me contemple avec ses yeux turquoise et un étrange sourire. Il semble... amusé. Ou peut-être attendri. Il attend que le personnel reparte vaquer à ses occupations pour me prendre la main.

- Comment est-ce que tu fais ça ? murmure-t-il.
- Ça quoi ?
- Te lier d’amitié avec tout le monde ?
- Aucune idée, avoué-je, en haussant les épaules. Je crois que... j’aime bien les gens.
- Et moi, c’est toi que j...

Il s’arrête brusquement, coupé en plein élan. Les mots qu’il n’arrive pas à prononcer restent entre nous, comme un parfum dans les airs. Mon cœur bat à toute allure. Est-ce qu’il a failli dire ce que je crois qu’il voulait dire ?! Ou alors, c’est moi qui déraile ? J’essaie de garder mon calme malgré mon état d’excitation. Je donnerais n’importe quoi pour qu’il finisse sa phrase.

*Mais dis-le, Terrence, dis-le !*

\*\*\*

- C’est immense ! m’écrié-je, au milieu de la pièce.

Dans l’hôtel, je fais le tour du propriétaire pendant que Terrence consulte fébrilement son portable, incapable de décrocher une seconde, même au paradis. Des bruits nous parviennent aussi des bungalows voisins où Stephen et les agents du GAO s’installent. Ils ont prévu de mettre la banque suspectée sous surveillance, afin de découvrir l’identité du voleur.

- Tu trouverais même le moyen d’envoyer des e-mails à Disneyworld, toi !

Le téléphone collé à l’oreille, il écoute son répondeur.

- Je déteste les parcs d’attractions, réplique-t-il, détaché.

J’écrase mon cœur derrière mes deux mains, dans l’espoir de le faire repartir. Parce que je suis en mort clinique.

- OK. Je ne te connais plus.

Il se met à rire.

- Je n’aime pas non plus Disney, ajoute-t-il pour en remettre une couche.

J’en tombe assise sur notre lit King Size, assez vaste pour accueillir toute la classe touristique d’un avion. Minimum.

- Quoi ? Tout le monde aime Disney !

– Tout le monde sauf moi.

En même temps, il continue d'écouter les quatre cents appels reçus durant notre vol, les sourcils froncés par la concentration.

– C'est impossible. Ces films sont tellement beaux, et émouvants ! m'enflammé-je. Tiens ! Je suis certaine que tu as pleuré quand la mère de Bambi se fait tuer !

– Ce ne sont que des dessins sur un bout de papier, me répond-il en raccrochant. Je pleure rarement pour des coups de crayon...

– Très bien. Je veux une autre chambre ! m'exclamé-je avec horreur.

Terrence se contente de rire en défaisant sa valise, l'esprit sans doute occupé par l'enjeu de notre voyage. J'essaie pourtant de le détendre avec mes bêtises, de lui changer les idées. Mais il semble si absorbé par ses pensées que je préfère le laisser un instant. Sur la pointe des pieds, je sors pour arpenter la grande terrasse en bois et admirer la vue sur la mer. En tendant le bras, je peux toucher l'eau – je pourrais même y plonger. L'hôtel est construit au bord des flots, chaque chambre constituant un bungalow indépendant. En tournant la tête, j'aperçois des bouquets de palmiers près du long ponton qui relie toutes les maisonnettes ensemble. C'est à couper le souffle. Le paradis doit ressembler à ça. Forcément.

Les paupières closes, je respire l'air salé, savourant la caresse du soleil sur ma peau. J'offre mon visage à la lumière. J'ai un peu oublié mes problèmes, effacés par la gravité de la situation à laquelle Terrence fait face. Pourtant, je ne sais toujours pas où je vivrai à notre retour en Floride. Quelle direction donner à ma vie ? Et quelle place accorder à Terrence ? D'ailleurs, quelle place a-t-il envie de reprendre ?

Je me détourne pour me changer les idées. Une végétation luxuriante envahit notre terrasse. Des plantes grimpantes encadrent la baie vitrée tandis que des lianes s'enroulent autour de la rambarde, me donnant l'impression d'être dans la jungle. Je caresse les pétales de soie d'une fleur tropicale d'un rouge ardent. On dirait que la flore pousse librement autour des bungalows.

J'aperçois alors le hamac installé sur le côté... au même moment que Terrence, venu me rejoindre. Nos regards se croisent. Et une lutte à mort s'engage.

– Il est pour moi !

Les mêmes mots, dans nos deux bouches. Nous nous élançons tous les deux vers le magnifique filet beige, accroché au-dessus de l'océan.

– Je l'ai vu la première ! clamé-je, en posant une main dessus.

Sauf qu'il l'attrape de l'autre côté.

– Tu te fiches de moi ? J'étais là avant toi ! Je l'ai aperçu pendant que tu prenais ton bain de soleil. J'ai la priorité.

– Pas du tout !

Nous tentons chacun de tirer le hamac de notre côté.

– Si tu étais galant, tu me le laisserais.

– Mais je ne suis pas galant ! rétorque-t-il.

Nous continuons à nous agripper à notre prise, nous disputant le malheureux hamac... jusqu'à ce qu'une cordelette craque et qu'un trou apparaisse, le rendant inutilisable. Terrence le lâche alors :

– C'est bon. Tu peux le garder.

– Tu es sérieux ?!

Il me fait un clin d'œil et j'éclate de rire, heureuse de cet intermède. Car même en pleine tempête, il trouve toujours du temps pour se chamailler avec moi. On ne change pas les bonnes habitudes.

## 6. Guet-apens

Deux jours plus tard, Terrence et moi sommes assis sur la banquette d'une camionnette, devant la banque surveillée par les émissaires du gouvernement américain. Stephen dirige les opérations et se trouve avec nous, à l'arrière de cet ancien stand de glaces ambulants. C'était la couverture parfaite pour stationner durant des heures sans attirer l'attention.

Pas de bacs vanille ou pistache autour de nous. Seulement des appareils d'écoute ultrasophistiqués. En plus de l'ami de Terrence, trois autres agents nous entourent, installés devant des écrans, des casques vissés aux oreilles pour écouter les conversations. J'ai l'impression d'être dans un film. C'est presque irréel ! Et je n'en reviens pas d'avoir eu l'autorisation d'assister à cette opération – à la condition que je reste discrète, bien sûr.

*Ce que je suis en permanence. Tout le monde le sait.*

– À quelle heure est le rendez-vous ?

Terrence interroge Stephen pendant que je m'assois à côté d'un de ses collègues. Je peine à rester en place quand je suis nerveuse. Si le ou les voleurs veulent récupérer leur argent, ils doivent forcément venir en personne.

– Quatorze heures.

– Et vous êtes sûrs qu'il s'agit de notre homme ?

– Un individu se présentant comme M. Smith a demandé un rendez-vous pour retirer une très importante somme d'argent sur les comptes où l'argent a été viré.

– M. Smith ? répété-je, surprise par ce choix.

Stephen esquisse un sourire.

– Oui, il n'a pas fait dans l'originalité. Je doute d'ailleurs qu'il s'agisse d'un professionnel. Ou alors, il ne se sent vraiment pas en danger et s'imagine hors d'atteinte.

– Il pensait peut-être que nous n'aurions pas le temps de réagir, intervient Terrence, les sourcils froncés par la concentration.

– Effectivement. Mais les différents comptes ont été faciles à relier ensemble, et tracer l'argent n'a pas été simple mais assez rapide.

Terrence acquiesce, calme malgré la pression. Je ne peux pas en dire autant. Plus les minutes passent, plus je stresse à l'idée de découvrir l'identité du voleur. À moins qu'ils ne soient plusieurs ? J'imagine qu'une telle fraude ne s'organise pas seul. Et si c'était Cameron Knight qui apparaissait au coin de la rue ? Toute réconciliation avec son fils serait à oublier. Définitivement.

Terrence continue à interroger Stephen sur son plan. Il cherche à connaître les moindres détails

pour maîtriser la situation. Son sang-froid m'impressionne. Comment fait-il pour parler aussi tranquillement, alors qu'il est question des millions pillés sur son compte professionnel ?

– Plusieurs agents sont déjà sur le terrain, déclare Stephen.

– Combien sont-ils ?

– Quatre de mes hommes encadrent le bâtiment pendant que la police locale surveille toutes les issues.

Je jette un coup d'œil à ma montre.

– Il reste encore une heure, dis-je, écrasée par une bouffée de chaleur.

Garé en plein soleil, le fourgon n'est pas climatisé. Je m'évente avec un vieux prospectus – reliquat de l'époque où la camionnette sillonnait l'île avec ses glaces. Et j'occupe les dernières minutes d'attente – les pires, les plus interminables – en observant le matériel autour de moi. J'ai l'impression d'être dans un film. Je reviens ensuite m'asseoir près de Terrence et me penche vers lui :

– Tu crois vraiment que ton père va apparaître ?

Il passe une main dans ses cheveux.

– Je ne sais plus. Honnêtement, je préfère ne pas me prononcer.

– C'est peut-être un parfait inconnu ?

Il y a tant d'espoir dans ma voix qu'il pose une main sur ma cuisse.

– Qui sait ?

Lui n'a pas l'air d'y croire une seconde. Il semble persuadé qu'une tête connue va venir au rendez-vous. Je croise les doigts pour qu'il se trompe.

\*\*\*

14 h 00.

14 h 05.

14 h 10.

Un homme apparaît et se dirige vers la banque d'une démarche hésitante. Il n'arrête pas de se retourner, comme s'il n'avait pas l'esprit tranquille.

– C'est peut-être notre homme, déclare Stephen, les yeux rivés à l'écran.

À côté des tables d'écoute, Terrence se penche pour observer ses traits, sa physionomie, sa

gestuelle... mais à son expression, je devine qu'il n'a jamais croisé ce type. Le visage long, le menton pointu, les cheveux châtain retenus dans un catogan sur sa nuque, il porte des lunettes de soleil qui cachent ses yeux.

– Vous ne l'arrêtez pas ? m'étonné-je.

Stephen me détrompe d'un signe de tête.

– Nous ne sommes sûrs de rien.

L'inconnu pénètre dans la banque. Nous avons désormais le son sans l'image. Au moins, ce n'est pas le père de Terrence ! Mon cœur bat à toute vitesse lorsqu'un des agents se tourne vers nous.

– Il est dans la salle d'attente.

Je décoche un regard anxieux à Terrence.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi le banquier ne le reçoit pas ?

– Ferguson est peut-être en retard, me répond Stephen. Ou alors, ils attendent une troisième personne...

Je n'aime pas ça. Pas ça du tout.

14 h 20.

14 h 22.

14 h 27.

Des touristes vont et viennent dans la rue, en passant devant la façade de la banque. Une femme y entre, tenant en laisse ses deux petits bichons blancs. Puis un vieux monsieur s'y engouffre et se dirige vers les guichets. Deux hommes entrent également à quelques minutes d'intervalle et ressortent après un dépôt d'argent. Si ça continue, mes nerfs vont craquer.

*Il ne pourrait pas venir une bonne fois pour toutes, ce salaud ?*

Je consulte ma montre toutes les quatre secondes.

14 h 30.

14 h 31.

C'est alors qu'une silhouette se profile au coin de la rue, bordée de palmiers. Il porte un costume gris malgré la touffeur, habillé comme un businessman. Tous les agents se figent, aux aguets et je sens Terrence se raidir.

Pour l'instant, je discerne seulement les cheveux bruns de l'inconnu... et je ne le reconnais qu'au milieu de la rue alors qu'il avance à pas conquérants, comme si le monde lui appartenait. Je porte une main tremblante à ma bouche. Non, non, ça ne peut pas être lui.

J'ose un regard vers Terrence mais il ne le remarque pas. Il est livide, les mâchoires serrées. Car lui aussi l'a reconnu. J'aimerais dire quelque chose mais je ne trouve rien, l'esprit vide. Tout en moi refuse l'évidence.

Il ne peut pas être le voleur.

Pas lui.

Pas Dwight.

\*\*\*

Personne ne parle durant l'entretien entre le banquier et ses deux clients. Au cours de la conversation, l'homme au catogan évoque sa profession : informaticien. Sans surprise. Sous le choc, je tremble de froid malgré les températures caniculaires. Je ne veux pas y croire. Ça ne peut pas être le cousin de Terrence.

– Ils arrivent ! prévient Stephen.

Dwight réapparaît dans le hall pendant que l'agent du GAO lève le poing en l'air pour commencer le décompte.

Cinq...

Quatre...

Trois...

Mais Terrence jaillit du fourgon avant les agents et se précipite vers son cousin. Personne ne peut l'arrêter ou s'interposer. Il bondit et fonce droit sur lui, tel un boulet de canon. Saisissant les revers de sa veste, il le pousse brutalement contre le mur de briques brunes. Dwight n'a pas le temps de comprendre ce qu'il lui arrive. Il lui faut quelques secondes pour découvrir qui l'a empoigné.

– Alors c'était toi ! crache Terrence.

Il est hors de lui, au point de ne pas remarquer les agents du GAO en train de se déployer autour d'eux. Ou alors, il s'en moque complètement, obnubilé par son face-à-face. Je quitte moi aussi la camionnette sans savoir où me mettre, confuse, secouée, encore incapable de mettre de l'ordre dans mes pensées. Dwight et le voleur ne sont qu'une seule et même personne.

– Comment est-ce que tu as pu ?

Sur le côté, deux officiers passent les menottes à l'informaticien.

- Et juste après la fusion !
- Terrence ? bredouille Dwight les yeux ronds.

Cela doit ressembler à un cauchemar pour lui.

- Surpris de me voir ? Tu ne t'attendais pas à ce que je découvre ton petit secret ?

Dwight pince la bouche tandis que son complice est emporté sous ses yeux par des agents de la police locale, venue chapeauter l'opération.

- Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? insiste Terrence, aussi en colère que perdu.

Son cousin le transperce alors d'un regard si empli de haine que je prends peur. Pris au piège, sans moyen de s'enfuir, Dwight éclate :

- Comment est-ce que tu oses me demander ça ? Ne me dis pas que le grand, le brillant, le parfait Terrence Knight n'a pas compris quelque chose !

Il éclate d'un rire caustique, empoisonné par la rancœur. La jalousie semble suinter par tous les pores de sa peau et écorner son image de gendre modèle. Je ne reconnais plus l'homme toujours souriant, toujours charmant, qui m'a un soir accompagnée au restaurant ou qui posait à côté de Terrence lors de la fusion, en échangeant avec lui une poignée de main amicale. Ses traits se durcissent, un rictus coléreux tord ses lèvres et une ombre voile son regard.

- Je ne te supporte pas ! Je n'ai jamais pu te supporter ! Il a toujours fallu que tu m'écrases, que tu fasses mieux que moi, que tu me voles la vedette. J'avais un A, tu revenais avec un A+. J'étais accepté à Dartmouth ? Tu intégrais Harvard ! J'étais major de ma promotion ? Tu l'étais aussi, mais diplômé avec deux ans d'avance ! Il a toujours fallu que tu fasses mieux et plus, plus, plus !

Dwight ne reprend même pas son souffle, laissant sortir une colère vieille de trente ans maintenant qu'il n'a plus rien à perdre. Terrence l'écoute bouche bée, l'air soufflé par ces révélations.

- Ce n'était qu'une stupide histoire de rivalité entre cousins, instaurée par nos parents, réplique-t-il.

On dirait que Dwight se retient de lui cracher à la figure. Tout sort à présent. Les vannes sont ouvertes :

- Tu plaisantes ? Toute ma vie, j'ai entendu cette phrase : « Prends exemple sur Terrence » ou « Si seulement tu ressemblais plus à Terrence ». Terrence par-ci, Terrence par-là... mais je ne t'ai vraiment haï qu'après l'histoire avec Prudence.
- Prudence ? Prudence Matthews ?

Terrence paraît tomber des nues. Je devine cette histoire très ancienne, peut-être même oubliée depuis longtemps.

– Oui ! crie Dwight, enragé. Ton ex-petite amie que tu as aidée à s’installer en Australie alors que j’étais amoureux d’elle !

– Je n’en savais rien... je voulais seulement l’aider dans ses projets...

Terrence semble de plus en plus confus et sa colère décroît à mesure que celle de Dwight augmente, alimentée par des années d’envie, toute une existence vécue comme une injustice.

– J’étais fou de cette fille !

– Je n’étais pas au courant... je ne suis sorti qu’un mois ou deux avec elle... nous étions seulement amis, ensuite...

– Oui, tu me l’as soufflée sous le nez au moment où j’allais lui déclarer ma flamme ! Je n’ai rien oublié ! Rien !

Stephen s’approche des deux cousins en même temps qu’un policier, des bracelets métalliques à la main. Mais Terrence pose la question qui lui brûle sûrement les lèvres :

– Tu as détourné cet argent pour te venger de moi ?

– Oui ! Je voulais te mettre sur la paille, te ruiner, te voler ton entreprise, et pour une fois mieux réussir que toi !

Les bras tordus dans le dos, les poignets entravés par les menottes, Dwight n’en a encore qu’après Terrence. Je rejoins mon compagnon et le prends par le bras, faisant bloc avec lui.

– Et l’héritage de Basil ? Que s’est-il passé ?

– J’ai soudoyé le notaire pour qu’il casse le véritable testament de Basil et se serve du précédent, qui faisait de moi son seul héritier.

Il secoue la tête tandis que deux officiers le forcent à s’asseoir à l’arrière d’une de leurs voitures.

– J’ai failli y arriver, murmure-t-il. J’ai failli...

## 7. Sous les tropiques

Un vent frais souffle sur l'océan, créant de timides vaguelettes à la surface. Avalé par les flots, le soleil a disparu en laissant derrière lui des traînées orange ou rose pâle. Mêlé aux premières ombres de la nuit, le tableau est magnifique. J'admire le spectacle depuis un quart d'heure, assise au bout de la terrasse. Cela me donne envie de vivre aux Bahamas toute l'année.

*J'ai des goûts très simples.*

Pour ma dernière soirée au paradis, je profite d'un moment de paix après la tempête des derniers jours. J'ai l'impression d'être passée dans le tambour d'une machine à laver, en cycle essorage. Une machine à laver en train de voler dans un cyclone. Je me remets à peine des aveux de Dwight.

Comment a-t-il pu se gâcher la vie à ce point, à cause d'une simple rivalité à laquelle Terrence lui-même n'accordait aucune importance ? Je dois avouer que son cousin me fait de la peine malgré son comportement inexcusable. Il avait tout pour réussir, lui aussi.

Nous avons également appris, grâce à la police, pourquoi Basil avait couché Dwight sur son testament avant de le rédiger en notre faveur. Le cousin de Terrence n'avait pas hésité à manipuler le vieux monsieur à la fin de sa vie, en lui racontant des horreurs sur le reste de sa famille – et Terrence en particulier. Il lui réclamait sans cesse de l'argent pour ses projets – mais Basil refusait à chaque fois, dans l'idée que Dwight aurait la bonne surprise de toucher sa fortune à sa mort. Mais faute d'être au courant, Dwight a volé un des tableaux de maître du manoir pour renflouer son compte.

Averti par le marchand d'art auquel le jeune homme voulait le revendre, Basil a découvert le vol et retiré Dwight de son testament. Bien sûr, mon ami n'a pas porté plainte, refusant de faire des vagues au sein de sa famille. Cette histoire m'a brisé le cœur. Pourquoi Basil ne s'est-il jamais confié à moi à ce sujet ? J'aurais pu l'aider, le soutenir ! J'imagine qu'il a préféré protéger ses proches...

Face à la police, et bien décidé à ne pas tomber seul, Dwight a donné les noms de ses complices, sans hésiter à charger Maître Goldstein. C'était donc bien lui, au téléphone, lors de cette soirée en boîte de nuit ! De même, Dwight a avoué avoir volé des papiers dans nos poubelles. Non pas des informations sur l'entreprise de Terrence, mais les vieux brouillons et carnets de Basil. C'est grâce à eux qu'il a appris l'existence de ce testament, alors qu'il cherchait un moyen de nous spolier l'héritage.

*Et malgré tout ça, j'ai de la peine pour Dwight ? Je suis vraiment la reine des quiches !*

– Tu penses encore à cette histoire ?

Je me tourne vers Terrence, deux cocktails à la main. Il vient d'ouvrir la grande baie vitrée pour

me rejoindre, le sourire aux lèvres.

– Oh, non, je...

– April... gronde-t-il gentiment. Tu ne sais pas mentir.

– Bon, oui ! J'ai du mal à passer à autre chose. Je n'arrête pas de penser à ton cousin, à ce qu'il a fait...

– Il ne peut plus nuire à personne à présent. Il est aux mains de la justice.

– Et tu crois qu'il va aller en prison ?

– Oui, sans aucun doute, et pour plusieurs années. Je n'en reviens pas qu'une ridicule compétition entre nous ait pu l'entraîner aussi loin. J'aurais dû m'en rendre compte avant que ça ne prenne de telles proportions.

Il me rejoint sur la terrasse et me tend l'un des verres, décoré d'un petit parasol jaune.

– Ravitaillement ?

Je m'en empare joyeusement tandis qu'il cache tant bien que mal sa culpabilité. Je sais qu'il s'estime en partie responsable de la chute de son cousin, même si ce n'est pas sa faute. Cette histoire risque de laisser des traces pour longtemps. Terrence s'assoit à côté de moi et je sens sa chaleur, son parfum alors que nos bras se frôlent. Le trouble m'envahit. Même si je vis avec lui depuis plusieurs mois, je ne m'habitue toujours pas.

– Et si on essayait de penser à autre chose pour une soirée ? me propose-t-il, d'une voix chaude.

Je hoche la tête.

– Ça marche !

– Alors ne bouge pas !

Il retourne dans notre suite et revient avec un plateau à roulettes qu'il pousse sur notre immense terrasse. Plusieurs cloches en argent cachent différents plats dont les effluves me parviennent déjà.

– Room service ! annonce-t-il.

J'applaudis des deux mains, ravie par son initiative. Et pour la première fois depuis des jours, nous nous retrouvons à dîner en tête-à-tête sans que notre esprit soit pollué par divers problèmes. Je ne me retourne plus dix fois par minute pour m'assurer qu'un adepte ne me suit pas. La peur m'a quittée. Terrence, lui, ne songe plus au détournement de fonds ou à ses ennuis familiaux, entièrement absorbé par notre conversation.

– Je pense monter ma propre boîte de courtage en assurances puisque la fusion va être annulée, et la société de Dwight placée sous tutelle judiciaire. Ce sera mon grand projet de l'année prochaine.

*Il faudra quand même que je lui demande un jour à quoi correspond son boulot...*

– Et tu comptes toujours ouvrir des antennes à l'étranger ?

– À Londres, oui. J'ai envie que ma société se développe rapidement après toutes ces épreuves. Je voudrais redonner confiance à mes employés.

Notre conversation dérive ensuite sur l'héritage de Basil, dont nous rentrerons en possession à la fin de l'année. Au fil des minutes, nos corps se rapprochent, se retrouvent. Sans m'en rendre compte, je pose un pied sur le sien alors qu'il caresse ma joue, pour en chasser une poussière. Il me fait également goûter son plat – la partie vegan, en tous les cas – en me tendant sa fourchette. Et l'atmosphère change peu à peu, comme si l'électricité crépitait dans la nuit.

– Je voudrais vraiment aider ma mère à retrouver une vie normale.

À mon tour, j'évoque mon avenir, moins sombre que je ne le croyais encore quelques jours plus tôt.

– Et je suis toujours décidée à fonder mon association pour aider les victimes des sectes – que ce soit d'anciens adeptes ou des proches de personnes embrigadées. Cela donnerait vraiment un sens à ma vie.

Terrence me regarde intensément.

– Je suis fier de toi, April. Je t'admire beaucoup.

J'écarquille les yeux avant de pointer un index vers ma poitrine.

– Moi ? Tu m'admires ?

Il éclate de rire.

– Qu'est-ce que ça a de si étonnant ? Tu as réussi à sortir d'une secte, à la combattre, à te construire une nouvelle vie... et maintenant, tu veux transformer cette expérience horrible en un projet positif pour aider d'autres personnes. Alors oui, je t'admire. Et je ne sais pas si à ta place, j'aurais eu le même courage.

J'en reste sans voix, touchée au plus profond de moi par ses paroles. Encadrant mon visage entre ses deux mains, il plonge alors dans mes yeux et je ne respire plus, hypnotisée par l'eau turquoise de son regard. Le silence se prolonge entre nous. Seul le reflux de l'océan nous parvient, mêlé au vent dans les feuilles de palme.

– Tu es une femme extraordinaire.

Une grosse boule d'émotion bloque ma voix. L'expression de Terrence change, se faisant plus grave – et ses yeux, plus passionnés.

– Je...

Il s'arrête, comme si les mots coïnciaient.

– April, je...

Il cale à nouveau et expire un long souffle par la bouche. On dirait qu'il s'apprête à sauter dans le vide. Sans parachute.

– Je...

– Dis-le, murmuré-je.

Parce que je sais ce qu'il cherche à exprimer – même si je n'y crois pas, même si j'ai l'impression de rêver.

– April, je t'aime.

Je ferme les paupières, submergée par l'émotion, par le soulagement, par la joie. J'aurais douté jusqu'au dernier moment... Je me lève comme un automate pour contourner la table et me jeter dans ses bras. M'asseyant sur ses genoux, je l'embrasse alors comme jamais dans notre vie – parce que je n'aurais pas osé avant sa déclaration.

Avec amour.

Avec tout l'amour que j'éprouve pour lui.

Sa réponse ne tarde pas et il me soulève de terre en me pressant contre son torse. Il m'emporte vers la banquette extérieure pour que nos corps, nos mains, nos caresses, remplacent nos mots.

Dans ses bras, j'ai l'impression de flotter, d'être affranchie de l'apesanteur. Je ne pèse plus rien – pas davantage que mon passé, mes angoisses, mes problèmes. Je me trouve dans une bulle avec lui, en dehors du temps et du monde. Mes doigts glissent avec douceur de sa pommette à sa mâchoire. Je suis la ligne régulière de son visage avant de passer mon pouce sur sa bouche. Il embrasse alors mon doigt et le garde un instant captif entre ses dents, déclenchant mon rire.

Tous nos mouvements semblent fluides, naturels, comme si nos corps étaient faits pour s'aimer. Entre Terrence et moi, ce n'était pourtant écrit nulle part... car personne n'est plus mal assorti que nous. Nous n'étions pas faits pour être ensemble, pour nous aimer. Et pourtant, ça marche ! Ça marche du tonnerre !

Je passe une main dans ses cheveux avant de coller mon front contre le sien pour regarder au fond de ses yeux. Nous sommes si proches que le bout de nos nez se touche, que nos lèvres se défient. Pendant quelques secondes, je résiste à l'envie folle de l'embrasser et me noie dans son regard lagon. N'est-ce pas ce que j'ai remarqué en premier chez lui ? La couleur si particulière de ses iris ?

Pour la première fois, je peux y lire l'amour qu'il éprouve pour moi, limpide, évident, intense... comme le baiser qu'il me donne brusquement en plaquant sa bouche à la mienne. Nos langues se

retrouvent pour jouer ensemble et une bouffée de gratitude monte en moi, à travers mon corps. C'est le dénouement dont je n'osais pas rêver pour notre histoire. Et c'est la fin que nous allons écrire.

Ou le début ?

Je lui rends son baiser alors que mon désir augmente, crépitant dans mes muscles, circulant à travers mes nerfs. Soudée à lui, je m'arrime à sa nuque pour ne plus le lâcher. Je voudrais déjà que nos deux corps ne fassent qu'un. Lui gagne l'autre bout de la terrasse, parmi la végétation tropicale, et s'arrête devant le bain de soleil qui a remplacé notre hamac cassé. La grande banquette blanche, surmontée d'un auvent pour lutter contre le soleil, semble n'attendre que nous.

– Qu'est-ce que tu dirais de le partager avec moi ?

Son murmure m'alanguit, descendant le long de ma colonne vertébrale comme une vibration.

– Je ne sais pas... réponds-je, en faisant la moue. Il va falloir me convaincre...

Il me décoche un sourire éclatant. Puis avec précaution, il me dépose au milieu des coussins, une main derrière mes épaules, une autre au creux de mes reins. Leur contact brûlant irradie à travers ma longue robe de plage. J'en veux plus, beaucoup plus. Je perds mes sandales en les retirant à toute allure, un pied après l'autre. Et allongée sur le dos, je tends les bras vers lui sans qu'il me rejoigne. Il reste un moment à me contempler des pieds à la tête.

– Tu es parfaite, souffle-t-il.

J'esquisse un sourire.

– Depuis le temps que je te le dis...

Il secoue la tête, amusé par mon clin d'œil.

– Je veux me rappeler de toi comme ça, à ce moment précis.

Ses yeux descendent sur moi, me caressant avant ses mains, me donnant des frissons. Personne n'a jamais eu ce regard sur moi, si plein de désir, si lourd d'émotions. Bouleversée, je baisse la tête mais Terrence pose deux doigts sous mon menton pour le relever et me donner un fugace baiser sur la bouche, à la commissure des lèvres, sur l'arête du nez, le front... c'est une pluie qui s'abat sur mon cou. Les cheveux sur ma nuque se dressent, électrisés.

Il fait alors tomber les bretelles de ma robe l'une après l'autre et passe une paume chaude sur mes épaules. Mon envie de lui ne cesse de croître, au point que je le saisis par sa chemise blanche, pour une fois portée sans blazer. Après tout, nous étions un peu en vacances aujourd'hui. Et autant les finir en beauté. Comme pour me donner raison, les mèches noires de Terrence chatouillent mon menton alors qu'il dérive vers ma poitrine.

Mes vêtements ne résistent pas longtemps à son passage. Il abaisse ma robe à rayures jusqu'à ma taille et je frémis, ma poitrine nue exposée à la brise... et à la langue adroite de mon amant. Il monte avec moi dans le bain de soleil, en retirant ses chaussures et pousse les coussins pour se ménager plus d'espace. Je renverse la tête au moment où il s'empare d'un de mes tétons. La sensation est divine. Je n'arrive même plus à parler correctement. Encore moins à penser !

Il aspire l'une mes aréoles avant d'en tracer le contour à la pointe de sa langue. Un petit gémissement m'échappe, lui donnant un sourire carnassier. Il sait exactement comment m'emmener au paradis ! En même temps, je me repais de sa musculature en caressant son dos à travers sa maudite chemise. Je suis maintenant toute chose. Même avec la meilleure volonté du monde, je ne parviendrais pas à me lever.

– Ne bouge pas, chuchote-t-il.

Son souffle glisse sur mon ventre, faisant apparaître une fine chair de poule.

– Oh ! je ne comptais aller nulle part, lui assuré-je.

Il rit en embrassant mon nombril avant de me retirer complètement ma robe, en la faisant descendre le long de mes jambes. Je tressaille au moindre contact – du tissu, de ses doigts, de sa bouche. Je ne sais même plus ce qui me touche, baignant dans un brouillard bienheureux. Puis c'est ma culotte qui rejoint le dallage. Je me retrouve entièrement nue devant lui et son regard se trouble.

– April, je...

Je me rapproche jusqu'à coller ma poitrine contre son torse.

– Je tiens tellement à toi, murmure-t-il.

– Alors tiens-moi fort.

Et pendant qu'il me rend mon sourire, j'ouvre sa chemise de haut en bas. À cause du léger tremblement de mes mains, je m'y reprends à plusieurs fois sur certains boutons. C'est l'émotion ! Je sens mes joues prendre feu lorsqu'il les effleure, visiblement amusé. Mais je ne me laisse pas déconcentrer et la lui retire. Enfin ! Je peux poser les mains sur les poignets de Terrence et remonter vers ses coudes, puis ses épaules. Je suis chaque courbe de ses muscles. Mais je n'ai pas le temps de m'attaquer à son jean...

Brusquement, il se jette sur moi et me renverse sur la banquette. Nos rires s'élèvent alors que nos peaux se collent, avec l'océan en trame de fond. Terrence s'allonge sur moi en se raccrochant aux cordages pour nous éviter une mauvaise chute. Grâce à la nuit très claire des Bahamas, je distingue parfaitement les traits de son visage. Notre fou rire passé, il me contemple intensément, au point de m'impressionner. Je sens qu'il m'aime, vraiment, passionnément. Son corps me le crie lorsqu'il m'étreint et m'embrasse, encore et encore. J'en perds presque la tête, prise de vertige.

Nos bouches ne se lâchent plus, nos poitrines restent soudées... ce qui n'empêche pas mes mains

d'explorer son torse, d'enserrer ses hanches étroites et d'abaisser sa braguette d'un coup sec. Terrence s'en déleste d'un bras, sans interrompre notre baiser. Il le retire en même temps que son boxer. Nos corps se réclament. Le désir croît au creux de mon ventre, de plus en plus exigeant – comme si l'envie de lui prenait possession de moi.

Nos jambes nues se mêlent, se caressent. Mon pied remonte sur son mollet alors que mes mains retrouvent ses fesses. Je sens son érection contre ma cuisse – à l'évidence, Terrence partage mon impatience ! Un râle lui échappe lorsque je prends son sexe entre mes doigts. Je le tiens entre fermeté et douceur, jouant avec ses sensations, et ses paupières se ferment à demi. Le plaisir se rapproche. Je le devine à ses traits contractés, à ses épaules raidies.

Il m'a beaucoup appris, y compris à aimer. Je n'éprouve plus la gêne des premières fois, mise en confiance par son regard sur moi, par nos étreintes, par son respect. Et avant qu'il n'aille trop loin, Terrence s'empare de mon poignet pour l'épingler sur le côté de ma tête, avec mon autre bras. Connaissant ma peur d'être contrôlée, il me relâche néanmoins très vite et dépose un léger baiser sur mes lèvres. Nos regards se croisent, passionnés, brûlants. Nous voulons la même chose.

Terrence se couche sur moi en se dressant sur les coudes, veillant à ne pas m'écraser sous son poids. Les yeux rivés aux siens, je noue mes bras autour de son cou, comme si nous nous fondions déjà l'un en l'autre. Quelques secondes s'écoulent sans que nous bougions. Je me sens submergée par l'émotion et c'est à mon tour de l'embrasser à pleine bouche. Mes doigts dérivent en même temps sur son dos, y imprimant leurs marques tant je m'accroche à lui.

Le désir flambe entre nous, jusqu'au point de non-retour. Terrence se glisse alors entre mes cuisses et entre en moi. Lentement. Pour faire durer la délicieuse torture. D'instinct, je me cambre pour l'accueillir tandis que sa chaleur m'envahit. Cette sensation me donne le vertige. Nous ne sommes plus qu'un. Et nos regards ne se lâchent plus, rendant ce moment encore plus intense.

– Je t'aime.

Les mots magiques. Dans sa bouche.

– Je t'aime, April. Et ça ne changera jamais.

Mon cœur se soulève alors qu'il se retire lentement. Comme s'il voulait profiter de chaque seconde. Puis ses va-et-vient se font plus rapides. Nos respirations s'accélèrent. J'ai l'impression qu'une lame de fond grandit en moi. Enfiévrée, je me cramponne à ses épaules... et la jouissance m'emporte. Et les yeux dans les yeux, nous succombons au plaisir.

Je m'abandonne la première, submergée par un orgasme qui irradie dans mon ventre, dans mes membres. Je me dissous. Je perds toute conscience. Je sens alors Terrence se laisser aller à son tour, les muscles raidis, le corps tendu. Chacune de ses émotions résonne en moi. Protégées par les ténèbres, nos silhouettes se fondent l'une dans l'autre. Nous ne formons plus qu'un à la lueur des étoiles, avec l'océan pour seul témoin.

Le temps cesse d'exister. Durant une petite éternité, je me résume à mon corps, à mes sensations. C'est tellement bon, tellement fort. Et quand la tempête se calme, Terrence ne me quitte pas. Pas encore. Pas tout de suite. Il reste au creux de moi et appuie sa tête sur ma poitrine. Il doit entendre mon cœur battre la chamade – pour lui, pour nous. Je caresse alors ses cheveux, alanguie, bienheureuse. Je ne suis pas tout à fait redescendue sur terre. Et j'ai la sensation qu'avec lui, je ne reviendrai jamais vraiment de mon paradis.

## 8. Délivrance

– Pourquoi on ne peut pas récupérer le manoir de Basil ?

Je ne suis pas déçue. Je suis HYPER déçue.

– Parce qu’il va falloir un certain temps pour retirer les scellés. Le juge doit statuer et donner son accord... me répond Terrence, pragmatique.

Moi qui m’imaginai dans la maison de mon vieil ami dès notre retour des Bahamas, je suis loin du compte ! Je me retrouve devant l’immeuble ultra-moderne de Terrence, aux lignes un peu trop agressives à mon goût. Il lève les yeux au ciel.

– Mon appartement te fait tellement horreur ?

Je crois qu’il a aperçu ma grimace.

– Non, non !

Je me tais, le temps de monter dans l’ascenseur. Terrence me laisse passer la première avant d’appuyer sur le bouton du dernier étage.

– Seulement ta déco...

Il s’esclaffe au moment où le vantail transparent se referme sur nous. La cabine s’ébranle sans un bruit à travers les étages et je ne peux m’empêcher d’admirer mon bronzage dans le grand miroir de l’élévateur. Jamais encore je ne m’étais vue avec un teint pain d’épice. Terrence aussi semble plus hâlé après notre séjour au paradis.

Nous avons pris la décision de vivre ensemble. De toute manière, il nous reste encore plusieurs semaines à passer dans le manoir pour obtenir l’héritage de Basil. Alors autant continuer sur notre lancée. Nous sommes un peu comme l’huile et le vinaigre : obligés de vivre ensemble pour faire une bonne vinaigrette.

Oui, je suis d’humeur romantique.

L’élévateur s’ouvre sur le palier et je remarque tout de suite l’homme devant la porte, en train d’appuyer fébrilement sur la sonnette. Terrence marque un bref arrêt en descendant, surpris.

– Papa ?

Cameron Knight nous fait aussitôt face, l’air soulagé.

- Te voilà enfin !
- Qu'est-ce que tu fais ici ?
- Ta mère m'a dit que tu étais rentré chez toi.

Malgré la rapidité avec laquelle les événements se sont enchaînés, Terrence a pris le temps d'avertir sa mère de notre brusque déménagement, au cas où elle aurait besoin de le trouver. De mon côté, je n'ai prévenu que Lauren, même si nous nous sommes un peu éloignées ces derniers temps. Je le regrette amèrement mais depuis mon enlèvement, je n'ai pas eu une minute pour la voir et tout lui expliquer. Je comprends qu'elle se sente délaissée ! Quant à ma mère, je ne voulais pas l'affoler avec mes problèmes.

- Ça fait deux soirs que je viens sans te trouver.
- Oui, j'ai dû partir pour un voyage express. J'avais un problème à régler.
- Grave ? s'inquiète son père.

Terrence esquisse un sourire.

- Plus maintenant.

C'est la première fois que les deux hommes arrivent à prononcer plus de deux mots sans se fâcher. J'en profite pour saluer M. Knight, qui me répond d'une étreinte chaleureuse. J'ai presque l'impression de faire partie de sa famille, ce qui me ravit. Il m'a toujours donné l'impression d'un homme sympathique et maladroit. Terrence déverrouille sa porte blindée et s'efface devant son père.

- Entre donc...

Après une brève hésitation, Cameron nous suit à l'intérieur, sans doute surpris par la proposition. Je pose mon bagage cabine sur la console du vestibule avec soulagement – le reste de nos valises ne devraient pas tarder à suivre, récupéré par le concierge de la résidence.

*La classe.*

Père et fils se regardent sans savoir quoi dire.

- Vous devriez vous installer au salon, proposé-je. Ce sera plus confortable !

Ils se dirigent vers le grand canapé, sans se rendre compte qu'ils arborent la même expression de contrariété. Terrence a peut-être plus hérité de son père qu'il ne le croit...

- Vous voulez boire quelque chose ? Un café ?

Je ne suis pas chez moi mais j'essaie de meubler le silence et de créer une atmosphère un peu plus chaleureuse. Cameron accepte avec plaisir une tasse tandis que Terrence me lance un regard de gratitude avant que je ne gagne la cuisine. Je tente de leur ménager un moment d'intimité. N'est-ce pas la seule chose dont ils ont besoin : parler ?

Je branche la cafetière au moment où ils échangent quelques banalités maladroitement. Faute de murs, j'entends parfaitement leur conversation – ce qui me gêne un peu. Je ne sais pas où me mettre et fais comme si j'étais très affairée dans la cuisine.

– J'aimerais te parler, ose enfin M. Knight, après avoir épuisé tous les sujets sans importance.

Terrence l'arrête d'un geste de la main.

– Non.

Le visage de son père se décompose.

– Attends... tu ne sais même pas ce que je vais dire !

– Mais je voudrais parler le premier.

Petit silence durant lequel mon pouls augmente en flèche. Terrence peine à ouvrir son cœur à ses proches, à mettre à nu ses sentiments, même s'il a fait de gros progrès dernièrement. En partie grâce à moi.

*Je me jette des fleurs. Parfaitement.*

Je croise presque les doigts sous le comptoir, en rangeant les couverts qui n'en ont absolument pas besoin. Terrence se racle la gorge.

– Je voulais te présenter mes excuses.

Son père en a la mâchoire qui se décroche.

– Quand je t'ai accusé d'avoir volé l'argent de mon entreprise, j'ai été trop loin et je comprendrais parfaitement que tu n'aies plus envie de me parler.

Terrence se masse les tempes.

– Avec le recul, je ne sais pas ce qui m'a pris, ni comment j'ai osé te jeter ça à la tête. Je suis très gêné. J'ai vraiment honte de t'avoir soupçonné. Je sais que nos relations sont loin d'être cordiales depuis des années mais de là à t'imaginer voler ton propre fils... il y a une grosse marge ! Alors... je m'excuse. Sincèrement.

Après avoir parlé d'une traite, Terrence se tait, à l'instar de son père, visiblement bloqué. Il ouvre la bouche, la referme, bredouille un mot... Puis il frotte ses yeux comme s'il revenait à lui.

– Eh bien, dis donc ! Je ne m'attendais pas à ça !

– Ça fait trop longtemps que je suis en colère contre toi. Je n'ai plus envie de ça dans ma vie.

M. Knight semble hésiter à se pincer.

- Je ne sais pas quoi dire...
- Que tu trouveras un jour la force de me pardonner ? hasarde Terrence, avec espoir.
- Oh, mais tu es pardonné, fiston. Oublions cette histoire et passons à autre chose.

Désarmant de simplicité, son père passe l'éponge et lui sourit. J'en suis si touchée que je manque de renverser le café en remplissant les tasses. Ça m'émeut toujours, les réconciliations familiales.

- Merci, murmure Terrence, stupéfait. Mais tu n'es pas obligé de dire ça si tu n'en es pas sûr. Tu as peut-être besoin de temps pour...
- Pour pardonner à mon fils ? s'étonne Cameron. On fait tous des erreurs et je suis bien placé pour le savoir. Et toi ? Tu crois que tu pourras un jour pardonner à ton père ?

Je retiens mon souffle et fais trois pas en arrière. J'allais apporter le plateau pile au mauvais moment.

- Oui. Oui, et j'aurais dû le faire depuis longtemps.

Son père en semble si affecté qu'il cache un instant ses yeux derrière sa main. Je me demande s'il pleure mais il se contente d'un grand sourire, les yeux un peu embués.

- Je n'aurais jamais cru entendre ça.
- Et je n'aurais jamais cru le dire ! s'amuse Terrence, l'air choqué de lui-même.
- J'étais justement venu pour cette histoire de détournement et t'assurer que je n'y étais pour rien.
- Il faudra d'ailleurs que je te parle de cette affaire qui concerne toute la famille.

Pour le moment, il refuse néanmoins de lui en dire plus tandis que j'amène enfin le café, un peu secouée par toute leur discussion. J'aurais dû prendre des Kleenex moi aussi ! Terrence me donne un petit coup de coude lorsque je m'assois près de lui.

- Tu es trop émotive ! se moque-t-il.
- Pas du tout. C'est toi qui as un cœur en pierre !

Je ris en m'installant près de lui pour participer au reste de la conversation. Et au moment de raccompagner son père à la porte, vingt minutes plus tard, mon compagnon l'arrête sur le palier.

- Je souhaiterais discuter de ton projet d'entreprise. Je cherche à investir en ce moment. Pourquoi tu ne m'appellerais pas lundi matin ?

La hache de guerre est enterrée.

\*\*\*

- Quel âge aviez-vous lors de votre mariage avec Zackary Torres ?
- 16 ans.
- Et quelles étaient vos relations avec votre futur époux ?

- Inexistantes. Je le croisais parfois dans la rue et je n’aimais pas son regard sur moi. Nous avons dû nous parler une ou deux fois. C’est tout.
- Alors qui a décidé de votre mariage ?
- Mon beau-père, Matthew Barnes.
- Une procédure de divorce est en cours à votre demande. Est-ce bien exact ?
- Oui, c’est exact.

Les questions se succèdent dans l’enceinte du tribunal alors que je me trouve à la barre. Assise dans le box à côté du juge, je fais face à tous les spectateurs et journalistes venus assister au procès de l’État contre les frères Barnes. J’en suis le témoin clé, celui dont on attendait la venue. Mon cœur bat à toute allure, mes mains sont moites et mes jambes en coton mais j’essaie de rester calme. Pour le moment, c’est le procureur qui m’interroge, et il est de mon côté. Mais je redoute la riposte de la partie adverse, même si j’ignore comment ils comptent attaquer ma version des faits. Car je dis seulement la vérité.

- Qu’avez-vous vu près de la cabane à bois, ce jour-là ?

Le procureur me regarde, debout devant moi. Mes doigts se crispent sur mes genoux et des vieilles images ressurgissent du fond de ma mémoire.

- Mon beau-père, Matthew Barnes, en train de se disputer avec Tara Carson.

Je touche fébrilement le médaillon en or à mon cou. J’ai si peur de donner une mauvaise réponse, de ne pas être à la hauteur et de ruiner ce procès. Dans la salle, je sens les yeux de Terrence rivés à moi. Il s’est installé aux premiers rangs, juste derrière le siège du procureur. Il est comme un roc. C’est à lui que je me raccroche dès que je faiblis.

Lauren est là, elle aussi. Assise à sa droite, derrière l’assistante du procureur, en train de fouiller dans les deux mille pages de son dossier. Ma meilleure amie n’a pas hésité une seconde à prendre une journée pour venir me soutenir dans cette épreuve. Depuis mon retour des Bahamas, quatre mois plus tôt, nous nous sommes rapprochées. J’ai enfin eu l’occasion de lui expliquer mes absences, le harcèlement de Zackary, mon enlèvement, les scellés...

- Dire que je pensais avoir une vie trépidante ! m’a-t-elle lâché, sur le coup.

Sur le banc des accusés, mon beau-père me transperce d’un regard noir, à côté de son frère, le père Samuel.

*Non ! Samuel Barnes, tout court.*

C’est à cause d’eux si j’ai autant hésité à venir. Je redoutais de les revoir, d’affronter leurs attaques et les yeux pleins de haine. Je ne souhaite plus qu’une chose à présent : qu’ils sortent de mon existence. Définitivement. Je ne veux plus jamais entendre parler d’eux et clore ce chapitre de ma vie. Il est temps pour moi d’en écrire un autre.

*Avec Terrence.*

*Avec ma mère.*

*Avec ceux que j'aime.*

– Mademoiselle Moore, quelle est votre profession ?

L'avocat qui défend les membres de la secte se rapproche de moi, l'air intéressé. De petite taille, à moitié chauve, en costume marron, il semble assez inoffensif. Je lui souris, mise en confiance.

– Oh ! j'en ai plusieurs : lectrice dans une maison de retraite, dog-sitter – comme une baby-sitter mais pour les chiens...

Des rires retentissent dans la salle. Le public semble assez amusé par le concept. Je continue à énumérer mes emplois avec bonne humeur tandis que Terrence secoue la tête, comme s'il voulait m'avertir d'un danger. Mais je ne vois pas le problème. J'adore aider les habitants de Riverspring.

– Et où habitez-vous depuis cinq ans ?

– J'ai loué différents appartements.

À nouveau, je lui parle de mes lieux de vie... sans me rendre compte qu'il est en train de me faire passer pour une fille instable, incapable de rester longtemps au même endroit et de mener une vie équilibrée. Je ne le réalise qu'au moment où il attaque, en mordant comme un serpent.

*Inoffensif ? Pas vraiment...*

– Vous avez fréquenté un psychologue, il me semble ?

– Euh, oui...

– Et elle vous a prescrit des médicaments, notamment des somnifères et des antidépresseurs.

– Objection ! s'écrie le procureur, l'air mécontent. Quelle est la question ?

L'avocat reformule aussitôt, m'obligeant à confirmer la prescription, même si je n'ai jamais avalé un seul de ces cachets ! À l'époque, j'étais terrifiée par la médecine moderne et ses médicaments. Hélas, je n'en ai aucune preuve et l'homme de loi continue à me décrédibiliser en m'attaquant personnellement. Alors c'est ça, leur ligne de défense ? Me faire passer pour une cinglée et une affabulatrice ?

La peur m'envahit. Je commence à bredouiller, à m'emmêler les pinceaux, complètement déstabilisée. Je savais que je n'aurais pas dû venir ! Je le savais ! Je suis en nage sur mon siège. Quand soudain, je croise le regard de Terrence. Il m'encourage, comme s'il me disait de ne pas craquer, de ne pas me laisser faire. Lui est toujours là, solide, fort, inamovible. Je respire profondément.

C'est ma dernière bataille. Je n'ai pas le droit de la perdre. Pas si près du but. Pas aujourd'hui. Je

le dois aux autres adeptes, à tous ces hommes et ces femmes endoctrinés par cette secte. Je me redresse, le dos droit, le front haut.

– Je n’ai jamais pris de psychotropes. Ni aucun médicament. Vous pouvez vérifier auprès du Docteur Brenda Ward, qui exerce à Riverspring. C’est le premier médecin que j’ai consulté depuis ma sortie de la secte, en dehors de mon bref séjour à l’hôpital, et j’y ai été contrainte par un ami. Elle vous confirmera que je refusais tout médicament pour me soigner !

Terrence lève discrètement le pouce pour m’indiquer que je m’en sors bien. Plus confiante, je continue à répondre aux questions, sans me laisser démonter – du moins, j’essaie ! Et tandis que je décris le meurtre de Tara, je rencontre le regard glacé, et glaçant, de Samuel Barnes. Mon cœur fait un bond, à cause de la surprise. Le temps s’arrête et j’ai l’impression qu’il n’y a plus que lui et moi dans la salle.

Le gourou veut m’intimider. Me subjuguier. Comme autrefois, lorsque je baissais les yeux sur son passage. Mais cette époque est révolue. Je soutiens son regard, aussi longtemps que nécessaire. Et je réalise que je n’ai plus peur. Samuel Barnes est devenu pour moi un homme comme les autres – non, plus mauvais que les autres. Il n’a plus rien à voir avec le demi-dieu de mon enfance. Il cède alors le premier. Il détourne la tête devant moi.

Je n’ai plus peur.

Je n’aurai plus jamais peur.

\*\*\*

– Tu as été parfaite !

Terrence me prend dans ses bras dans le couloir du palais de justice. Ça y est ! C’est terminé ! J’ai fini de témoigner ! Le soulagement s’empare de moi et je m’abandonne à son étreinte pendant qu’il dépose un baiser dans mes cheveux.

– Je suis certaine que tu as convaincu le jury, déclare Lauren, enthousiaste.

Ma meilleure amie est assise sur le banc de bois, placé contre le mur, à côté de la salle d’audience. À l’intérieur, le procès se poursuit mais ma présence n’est plus requise. Ma mère pousse un soupir.

– J’espère réussir aussi, tout à l’heure, murmure-t-elle, les épaules voûtées, l’air angoissé.

Elle est venue aussi. Durant mon intervention, elle a refusé d’entrer dans la salle pour réserver ses forces. Elle n’affrontera l’arène qu’au moment de témoigner à son tour. Car elle a décidé de raconter sa version des faits ! Elle a beaucoup changé ces quatre derniers mois, grâce aux équipes médicales... et un peu à moi, j’espère. Sur les conseils de Terrence, je n’ai pas cessé de lui rendre visite. Et si elle se montrait rude au début, nos relations se sont détendues avec le temps.

Aujourd'hui, elle a conscience d'avoir été embrigadée dans une secte, manipulée par son mari et son beau-frère, même si l'aveu lui est douloureux. Parce que c'est admettre qu'elle a perdu vingt ans de sa vie dans la communauté ! Des années qu'elle ne retrouvera jamais, et qui ont failli mettre en péril notre lien. Elle m'a même présenté des excuses avant le procès, pour m'avoir entraînée dans cette spirale.

– Toi, tu n'avais rien demandé. Tu es née là-bas, tu n'as jamais eu le choix.

J'en suis restée sans voix. Désormais, je sais qu'elle m'aime sincèrement. Je suis aussi très fière de son parcours, de son courage. Témoigner contre son mari lui demande beaucoup de cran. Mais elle a tout de suite accepté de venir à la barre à la demande du procureur, afin d'exorciser ses vieux démons.

– Je suis fier de toi, murmure Terrence à mon oreille.

Je le regarde avec amour, touchée par son aveu. Lui aussi s'est rapproché de sa famille au cours des dernières semaines. Nous nous encourageons mutuellement ! Suite à l'arrestation de Dwight, les liens entre Terrence et ses parents se sont resserrés, toute la famille faisant face à sa trahison.

– J'ai quand même hâte de rentrer à la maison, déclare ma mère, en serrant les pans de son chandail bleu marine autour d'elle.

– Moi aussi ! m'exclamé-je. Je voudrais m'écrouler devant la télé avec un paquet de chips.

Je remarque le petit rictus ironique de Terrence.

– Quoi ?

– Rien, mais... tu ne manges même pas de vraies chips !

– Les chips au navet sont de vraies chips ! Et très bonnes, en plus !

– Plutôt manger des cailloux que mettre ces horreurs dans ma bouche...

– Je te signale que j'ai aussi des chips de carotte.

– De mieux en mieux !

Lauren éclate de rire tandis que nous poursuivons notre dispute. Cela fait maintenant neuf mois que nous cohabitons sous le toit de Basil, fidèle aux exigences de son testament. De nouveau en possession du manoir, nous attendons la fin de l'année pour toucher l'héritage – tout cet argent laissé par mon vieil ami, qui va servir à changer la vie de dizaines de personnes. Je sais qu'il aurait adoré mon projet !

Désormais, ma mère vit dans le pavillon des invités, à cinq cents mètres de notre maison. En cas de problème, elle peut sonner à notre porte dès qu'elle le souhaite. Ou juste si elle a envie de discuter avec moi... ou Terrence, dont elle s'est rapprochée. Je sais qu'ils parlent beaucoup ensemble, et leur rapport me réjouit vraiment.

– Mademoiselle Moore ?

Un homme se tient derrière moi, une serviette en cuir à la main. Je reconnais tout de suite Maître Griffin, mon avocat – celui que Terrence m’avait présenté.

– Oh, bonjour...

Je lui serre la main, surprise de le croiser là.

– Je plaide dans une autre salle, m’explique-t-il.

Effectivement, c’est plutôt logique de trouver un avocat dans un tribunal... Il échange des nouvelles avec Terrence avant d’ouvrir sa mallette pour en sortir des papiers.

– Je suis heureux de vous trouver ici. Je comptais vous les adresser par courrier mais autant vous les remettre en main propre.

Il me les tend avec un grand sourire.

– Félicitations ! Vous êtes officiellement divorcée !

Je reste immobile, les bras le long du corps, incapable de bouger.

– De Zackary ? balbutié-je.

– Parce que tu as beaucoup d’autres époux ? s’amuse Terrence.

Je rougis, confuse.

– Mais je suis divorcée pour de vrai ?

Au tour de l’avocat de rire.

– Pour de vrai, me confirme-t-il. Le juge vous a accordé le divorce. Vous êtes à nouveau une femme libre comme l’air !

Je m’empare des papiers prouvant que Zackary et moi n’avons plus aucun lien. Mon cœur cogne à toute force et je dois m’asseoir sur le banc, à côté de Lauren. Celle-ci entoure mes épaules d’un bras chaleureux.

– C’est génial ! On va devoir fêter ça toutes les deux... Qu’est-ce que tu dirais d’un club de strip-teaseurs en slips moulants ?

Terrence toussote pour lui rappeler sa présence.

– Moulants ou pas ! tente-t-elle de se rattraper.

Je m’esclaffe, encore sous le choc de la nouvelle. Je suis divorcée. Di-vor-cée. Je le répète cinquante fois dans ma tête, sans pour autant y croire tout à fait.

Je suis libre !

Enfin libre !

# Épilogue

Une foule bruyante circule dans les couloirs du manoir tandis que des rires et des éclats de voix nous parviennent depuis l'immense salle de réception, ouverte pour l'occasion. L'ancien mobilier de Basil a disparu, remplacé par des meubles plus confortables et moins luxueux, destinés à un usage quotidien... sans parler de toutes les réparations faites pour rendre les lieux habitables, à commencer par le remplacement de la chaudière ! Terrence et moi gardons un souvenir pas vraiment ému de la douche écossaise.

– Tu as fait du bon boulot ! m'assure Lauren.

Une coupe de champagne à la main, elle fait habilement briller le diamant à son doigt, l'air de ne pas y toucher.

– Mais je le vois, ton énorme caillou ! m'amused-je.

– Oh, ça !

Elle joue les modestes, en me faisant un petit signe de main, comme si ce n'était rien. Mon amie s'est fiancée la semaine dernière avec... Maître Griffin ! Après leur rencontre dans les couloirs du tribunal, neuf mois plus tôt, tous les deux se sont revus pour une affaire et ne se sont plus quittés. Tout sourit à ma confidente en ce moment : après s'être enfin débarrassée de sa rivale professionnelle, elle s'apprête à monter en grade au sein de son cabinet.

– Je suis tellement contente pour toi, dis-je, en admirant la bague. Tu mérites tout ce qui t'arrive.

Elle ouvre la bouche pour me répondre mais quelqu'un lui coupe la parole – Cameron Knight, l'air inquiet. Je dois être partout à la fois aujourd'hui, pour la pendaison de crémaillère de mon association. J'ai enfin réalisé mon grand projet et j'accueillerai dans une semaine les premiers résidents, sortis des griffes d'une secte et dont la justice ne sait plus que faire. Grâce à l'héritage de Basil, touché six mois plus tôt, j'ai pu réaliser mon rêve. Et avec l'accord de Terrence, mon copropriétaire, j'ai transformé le manoir en lieu d'accueil.

– Et le chauffage ? Ça va ? Tu l'as testé ?

– Oui, et il n'y a aucun problème.

– Pourtant, dans la chambre du fond...

– Non, je m'étais trompée. Ce devait être un faux contact.

Cameron éponge son front, en eau dans son costume de fête. Tout en tirant sur le col de sa chemise, il me mitraille de questions sur le bon fonctionnement de la douche ou l'insonorisation du grenier. C'est lui qui s'est chargé des travaux du manoir avec sa nouvelle entreprise de bâtiment, en grande partie financée par son fils. La restauration de cette vaste demeure était son premier gros contrat...

qui lui sert désormais de carte de visite pour rassurer ses nouveaux clients, de plus en plus nombreux.

– Non, aucune fuite à déplorer, lui promets-je, avec le sourire.

Une main s'abat alors sur mon bras... et Amber m'emporte avec elle.

– Je te l'emprunte une minute !

À bonne distance, elle se penche à mon oreille.

– J'ai cru qu'il n'allait pas te lâcher...

– Merci pour le sauvetage ! ris-je avec elle. Le pauvre est tellement nerveux... pourtant, il a fait un travail formidable !

La sœur de Terrence et moi échangeons quelques mots, dans l'embrasure d'une porte, pour éviter la bousculade près du buffet où ma mère assure le service... en compagnie de M<sup>me</sup> Knight. Toutes les deux semblent très bien s'entendre. Ma mère continue à vivre dans le pavillon des invités, devenu son foyer. Elle a promis de m'aider au quotidien avec mon association. Comme moi, elle a besoin de se sentir utile. Elle a aussi repris la peinture, sa véritable passion. Talentueuse, elle parvient même à vendre ses cartes postales en les exposant chez certains commerçants des environs.

– Regarde ! s'exclame Amber, en les observant aussi. On dirait deux comploteuses.

– De quoi parlent-elles, à ton avis ?

– De ton mariage avec Terrence. Tu sais bien qu'elles rêvent de tout organiser pour vous.

– Quelle horreur ! fais-je, épouvantée.

Le mariage, j'ai déjà donné ! Et il n'est plus question que j'accompagne quelqu'un devant l'autel. Je suis devenue allergique aux épousailles. Je frissonne sous les rires redoublés de ma compagne... qui me tapote sur l'épaule.

– Tu sais qui c'est ? me demande-t-elle, l'air dégagé.

Elle me désigne un homme du regard, qui ne cesse de l'observer à la dérobade tout en discutant avec Terrence.

– Il s'appelle Stephen. C'est un ami de ton frère et un agent du GAO qui nous a beaucoup aidés l'année dernière.

– Oh.

Je rêve ou... elle rougit ? Tous deux se regardent au même moment et détournent la tête. Intéressant ! J'essaie de ne pas pouffer. La sœur de Terrence a-t-elle trouvé son homme idéal au moment où elle s'y attendait le moins ? Je n'ai pas le temps de me poser la question... mes petites grands-mères de la maison de retraite me réclament déjà dans leur groupe.

– Il paraît que les nouvelles aventures de Dragon Drake sont sorties ! s'exclame Maggie.

- J’espère qu’il a survécu à cet incendie dans lequel il s’est engouffré avec sa moto.
- Mais oui ! se rappelle M<sup>me</sup> Hoover. C’était juste après son saut d’hélicoptère sans parachute.
- Quel homme ! Quel homme !
- Si seulement Maurice lui avait ressemblé... soupire M<sup>me</sup> Parker.

Nous sommes toutes hilares. Et j’obtiens un véritable triomphe en sortant le dernier exemplaire de mon sac. Tous les habitants de Riverspring ont été invités à la fête – même le boulanger bougon, qui a fini par admettre que j’avais plutôt bien utilisé mon héritage.

- Champagne ? me propose Juliet, une élève de mon cours de yoga.

Je décline gentiment, une main sur mon ventre. Et après deux heures à circuler d’un groupe à l’autre, je me retire sur la pointe des pieds pour m’effondrer dans les escaliers de service. Je soupire en massant mes chevilles gonflées. Je n’aurais jamais dû mettre de talons avec ma robe rouge en mousseline, achetée spécialement pour l’occasion.

- Tu es fatiguée ?

Cette voix.

Chaude. Grave. Sexy.

Malgré mes paupières closes, je sais déjà qui se tient devant moi.

- Je t’ai vue partir, tout à l’heure. Tu n’avais pas l’air dans ton assiette.

Je rouvre les yeux sur le beau visage de Terrence, où flotte une ombre inquiète.

- J’ai mal aux pieds. Et je suis un peu nauséuse.
- Comme tous les matins, me fait-il remarquer, tendu. Tu devrais peut-être consulter un médecin ?
- Certainement. Même si ce n’est pas une maladie.

Il semble interloqué pendant une seconde... avant que toutes les pièces du puzzle ne s’emboîtent. Les nausées matinales, les chevilles gonflées, la fatigue...

- Tu es... Tu es enceinte ?

Je n’avais pas vraiment prévu de lui annoncer la grande nouvelle comme ça, au milieu d’une soirée, dans une cage d’escalier, mais il a compris sans mon aide !

- Oui !

Je me retrouve soulevée de terre avant même d’avoir pu me défendre. Terrence me serre contre lui à m’étouffer et je l’enlace à mon tour. Le bonheur. Je l’ai trouvé grâce à Basil, mon ange gardien. À travers son testament, il a continué à veiller sur moi par-delà la mort. Il nous a réunis, moi et

Terrence. Et notre caractère de cochon, nos hormones et l'alchimie ont fait le reste !

Terrence me repose alors par terre... et sous mes yeux écarquillés, il pose un genou à terre devant moi.

– Non... soufflé-je, terrorisée.

– Si !

Le regard rieur, il s'empare de ma main.

– April...

– Non, ne fais pas ça...

Mais rien ne peut l'arrêter.

– Acceptes-tu de ne jamais m'épouser ?

J'éclate de rire.

– Oui ! Mille fois oui !

– Acceptes-tu de vivre avec moi toute ta vie, dans les meilleurs et les pires moments ?

– Évidemment ! Mais après tout ce qu'on a vécu, je suppose qu'il ne reste que les meilleurs !

Et c'est en riant que nous rejoignons le vestibule, où nous marquons un arrêt devant un grand cadre. Nous avons accroché les règles de vie du manoir, datant du début de notre emménagement – cette fameuse feuille que nous brandissions à tout bout de champ et qui raconte notre histoire.

Terrence décroche alors le cadre et s'empare du papier.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'inscris la dernière règle.

Je hausse les sourcils, surprise, et lis par-dessus son épaule.

« Ne jamais dire jamais. »

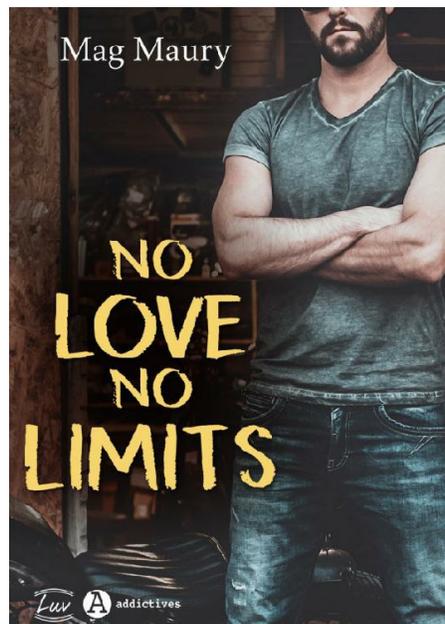
**FIN.**

**Également disponible :**

## **No Love, No Limits**

Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre. Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas. Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse ! Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ? Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2018

ISBN 9791025743171

ZRIL\_001